

Nouveautés

Number 89, Spring 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44593ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

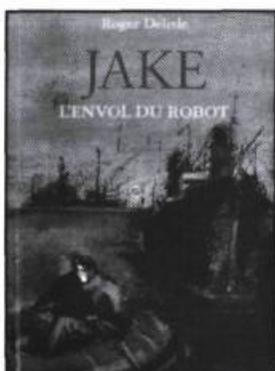
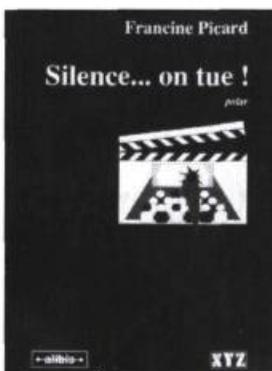
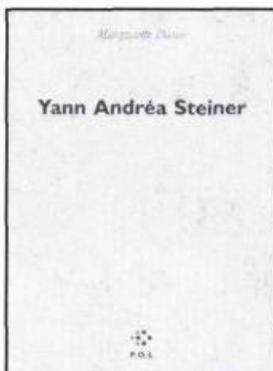
1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1993). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (89), 8–33.

NOUVEAUTÉS



INDEX des NOUVEAUTÉS

- Lionel Allard
- Ariane Archambault
- et Jean-Claude Corbeil
- Noël Audet
- François Barcelo
- Marie-Andrée Beaudet
- Ingmar Bergman
- Jean-François Bonin
- Pierre Bourgault
- Maurice Cadet
- Charles E. Caouette
- Jacques Capelovici
- André Carpentier
- Arlette Cousture
- Alain Cuerrier
- Roger Delisle
- Roch et Serge Denis
- Roger Des Roches
- Jean Désy
- Lynn Drapeau
- Christian Dufour
- Francis Dupuis-Déri
- Marguerite Duras
- Benoît Dutrizac
- Jean-Louis Fournier
- Nathalie Fredette (sous la direction de)
- Claude Gauvreau
- Anne Hébert
- David Homel
- Marie-Eva de Villers
- Marie Laberge
- Dany Laferrière
- Guy Laforest
- Michelin Lafrance
- Denise La Frenière
- Georges Lebouc
- David Lodge
- Laurent Mailhot
- Paul Chanel Malenfant
- Carole Michaud
- Régine Nantel
- Fernand Ouellette
- Esther Pelletier
- Francine Picard
- Augusto Ponzio
- Philippe Porée-Kurrer
- Clémence Préfontaine
- et Monique Lebrun (sous la direction de)
- François Rocher (sous la direction de)
- Patrick Roegiers
- Michael Schleifer (sous la direction de)

par auteurs(e)s

NOUVEAUTÉS

ANTHOLOGIE

Montréal en prose 1892-1992

Nathalie FREDETTE (Établie par)
L'Hexagone, Montréal, 1992, 507 p.
(Coll. « Anthologies »).

Le 350^e anniversaire de la ville de Montréal aura fait couler beaucoup d'encre ; une



avalanche d'études, de colloques, d'anthologies, de numéros spéciaux de revues ont été mis sur le marché afin de souligner l'événement. Une de ces manifesta-

tions, et certainement pas la moins intéressante, est l'anthologie préparée par Nathalie Fredette, membre du groupe de recherche « Montréal imaginaire » de l'Université de Montréal. Conçu pour assurer une consultation aisée, l'ouvrage regroupe près de cinquante textes d'écrivains francophones et anglophones, ayant pour la plupart une certaine importance dans la littérature québécoise : Lionel Groulx, Mordecai Richler, Hubert Aquin, Michel Tremblay... Fredette, faisant à merveille son travail d'anthologiste, regroupe les textes autour de six grands thèmes qui refont le parcours de la perception de Montréal dans les textes de proses des cent dernières années ; Montréal y devient donc tour à tour « ville naissante », « ville disparue », « ville circonscrite », « ville réfléchie », « ville des autres » et « ville imaginaire ». Loin d'être artificiellement plaqués côte-à-côte, ces textes - « ni roman, ni théâtre, ni poésie » - sont donc plutôt mis en rapport les uns avec les autres, dans ces divisions mais aussi dans une imposante « Introduction » qui permet de faire ressortir les constantes et les contrastes de ce parcours. *Montréal en prose* offre également une bio-bibliographie de chacun des auteurs retenus, ce qui en fait une source d'information précieuse et riche pour qui s'intéresse au Montréal des écrivains.

CHANTAL SAINT-LOUIS

COLLECTION

Le Nénuphar, c'est reparti

La prestigieuse collection du Nénuphar a été relancée à la fin de l'année 1992, avec la parution de trois nouveaux titres : *Zone et le Temps des lilas* de Marcel Dubé, *la Sagouine* d'Antonine Maillet et *Convergences** de Jean Le Moynes.

Fondée en 1944, aux Éditions Fides, la collection du Nénuphar a été dirigée par Luc Lacourcière, jusqu'en 1988. Sous son impulsion, elle a connu des années de gloire. Plusieurs des quelque soixante-dix titres de la collection sont devenus des classiques de la littérature québécoise. Pensons à *Menaud*, maître-draveur, à *Marie Chapdelaine*, au *Survenant* et à *Marie-Didace*, à *Trente Arpents*, aux *Poésies complètes* de Nelligan ou aux *Poésies* de Saint-Denis Garneau, pour n'en nommer que quelques-uns.

Laissée en veilleuse depuis un certain temps, la collection est aujourd'hui relancée sous la direction de Maurice Lemire, professeur titulaire au Département des littératures de l'Université Laval. Le nouveau directeur entend poursuivre les objectifs des fondateurs de la collection et continuer à publier des œuvres marquantes de la littérature québécoise. Il espère parvenir à convaincre d'autres éditeurs pour intégrer à la collection des œuvres plus contemporaines, c'est-à-dire publiées après 1960. Il faut souhaiter qu'Yves Thériault (*Agaguk*), Marie-Claire Blais (*Une saison dans la vie d'Emmanuel*), André Langevin (*Poussière sur la ville*), Hubert Aquin (*Prochain Épisode*), Jacques Poulin (*les Grandes Marées*), Michel Tremblay (*les Belles-Sœurs*), Jacques Godbout (*Salut, Galarneau !*), Gaston Miron, Jacques Brault, Fernand Ouellette et quelques autres entrent dans la collection afin qu'elle devienne la véritable collection des classiques de la littérature québécoise.

Il est toutefois dommage que les récentes œuvres publiées ne soient pas à la portée de toutes les bourses. La collection, il est vrai, n'est pas destinée aux étudiants, qui préféreront choisir les éditions de poche, dont le coût est sans aucun doute plus accessible.

Pour marquer la relance de la collection, les Éditions Fides ont frappé un grand coup. La maison, maintenant dirigée par Antoine Del Busso, publie une édition de luxe, à tirage limité et numéroté, de *Menaud*, ma-

ître-draveur** de Félix-Antoine Savard, premier titre paru dans la collection du Nénuphar, en 1944. Conçue et réalisée par Henri Rivard, avec la collaboration d'Hélène Rudel-Tessier, l'édition, qui reproduit le texte définitif de 1964, est illustrée de quinze aquarelles inédites de Jean-Paul Ladouceur, décédé quelques semaines après le lancement, peu avant l'ouverture du dernier Salon du livre de Montréal. Les illustrations tout en couleur sont collées à la main. L'édition est encore rehaussée d'une bande de papier Saint-Gilles vieux parchemin et pétales de salicaire qui orne la couverture du livre, reliée pleine toile de Hollande, de couleur bleu-marine.

Voilà certes un livre de grande qualité qu'amateurs et collectionneurs voudront acquérir. Le *Menaud* de Ladouceur témoigne de la valeur de nos artistes et de nos artisans. Que ceux qui croient qu'on ne peut réaliser de beaux livres au Québec soient confondus !

*DUBÉ, Marcel, *Zone et le Temps des lilas*, Montréal, Fides, 1992, 329[1] p. (39,95\$)

LE MOYNE, Jean, *Convergences*, Montréal, Fides, 1992, 352[2] p. (39,95\$)

MAILLET, Antonine, *la Sagouine*, Montréal, Fides, 1992, 174[2] p. (34,95\$)

**SAVARD, Félix-Antoine, *Menaud, maître-draveur*, [illustré de quinze tableaux de Jean-Paul Ladouceur], conçu et réalisé par Henri Rivard, Montréal, Fides, 1992, 189[1] p. (145\$)

AURÉLIEN BOIVIN

DICTIONNAIRE

Multidictionnaire des difficultés de la langue française

Nouvelle édition mise à jour et enrichie
Marie-Éva de VILLERS
Québec/Amérique, Montréal, 1992, 135 p.

La voilà, enfin, cette deuxième édition du *Multidictionnaire* ! Les attentes des fidèles usagers de la première édition seront-elles comblées ?

Le succès immédiat et durable du *Multidictionnaire* repose sur la facilité et la rapidité de sa consultation, sur le choix et le classement des difficultés mises à la portée

NOUVEAUTÉS

du lecteur et sur la qualité de la présentation de ses nombreux tableaux. Bref, pour de nombreux scripteurs, le *Multidictionnaire* demeure l'outil de « dépannage » linguistique par excellence.

En quoi, alors, cette nouvelle version rendrait-elle la première quelque peu désuète ? Ouvrons-le au hasard. Tiens, le papier est d'un blanc pur, la mise en page, plus serrée et tout aussi attrayante. Mon doigt, curieux, pointe la dernière page du volume. Surprise, il contient deux cent pages de plus. Comment expliquer cet excédent ? Je ne retiendrai que deux explications : le traitement et le choix des entrées. Je ne discuterai pas de la place et de l'importance accordées aux tableaux dans cet ouvrage, ayant déjà exprimé tout le bien que j'en pensais dans un bref article paru dans le numéro 87 de *Québec français*, à l'occasion de la parution de *La Grammaire en tableaux* du même auteur.

Une nouveauté s'impose dès la première prise de contact avec l'ouvrage. Chaque entrée du dictionnaire est jumelée à une définition brève et précise. Prenons l'exemple du mot **abandon** : la première version du dictionnaire se contentait de souligner la difficulté orthographique du mot ; la deuxième propose une définition du mot suivie d'un exemple puis elle donne le sens de deux expressions incluant ce mot, soit à **l'abandon** et **abandon scolaire**. Toutes les entrées jouissent du même traitement.

Les entrées des verbes sont particulièrement enrichies. C'est ainsi que le classement de chaque verbe est décrit avec beaucoup plus de minutie. C'est le cas du verbe **adonner**. La première édition le classait dans la catégorie du verbe pronominal et en donnait une courte définition. Dans la présente édition, ce verbe s'enrichit d'un triple classement, on précise le sens particulier que ce verbe prend avec la spécification d'usages qui sont particuliers au Canada. Cependant il arrive parfois que des verbes subissent le traitement contraire. C'est le cas du verbe **emplir**. Classé comme verbe transitif et pronominal, il ne conserve que la première classification dans l'édition enrichie.

Quant aux verbes irréguliers, ils jouissent d'un véritable traitement de faveur. La version originale se contentait d'illustrer les différentes conjugaisons qui causaient des difficultés, sans plus. La présente édition identifie clairement les modes et les temps de conjugaison de chaque verbe susceptible de causer des difficultés à l'usager.

Finalement, quelques verbes dont le système de conjugaison est particulièrement complexe ont accès à une présentation sous forme de tableau. Trois verbes (**aller, avoir et être**) avaient droit à ce privilège, sept autres se sont ajoutés dans le nouveau *Multidictionnaire*. Ce sont **s'en aller, chanter, faire, finir, recevoir, rendre, sortir**. Ce qui fait de ce dictionnaire un guide de conjugaison très sophistiqué et d'une grande efficacité.

On peut donc affirmer que ce dictionnaire constitue une source de renseignements beaucoup plus riche grâce aux aménagements apportés au traitement des entrées. Si le contenu des entrées a été enrichi, leur nombre est également à la hausse dans cet ouvrage. Soit par l'ajout de termes nouveaux, soit par l'ajout de nouveaux usages à des termes déjà inscrits dans la première édition. Parmi les nouvelles entrées, on retrouve plusieurs canadianismes tels **abrier, boucane, maganer, quétaine, sans-allure, sans-dessein, sapinage, saucette**. On y découvre également de nouveaux termes comme **bluff, bluffer, bluffeur, directeur d'école, cadencer, cacher-ère, café, disque, audionumérique, écœurer, scheikh, sarriette**, pour n'en nommer que quelques-uns. D'autres termes ont hérité d'extension de sens, souvent de niveau familier ou populaire, tel **baiser** dans le sens de duper. Curieusement, **salope** se voit attribuer un niveau de langue vulgaire alors que la première édition le confinait au niveau populaire. Le mot **scolarité** se voit affublé de trois usages distincts au lieu d'un seul dans la précédente édition.

Ces quelques exemples confirment la grande richesse et la variété des difficultés contenues dans ce dictionnaire tout en soulignant qu'il tient plus compte de la réalité québécoise et que les registres de langue familier et populaire y sont davantage présents. En contrepartie, l'ouvrage s'est départi de certains termes comme **câblogramme, acinus, directeur adjoint, dîner-causerie, cache-cou**, etc. Certaines acceptations familières sont également disparues, comme **sauter** dans le sens de rapport intime avec une femme.

Signalons une dernière trouvaille qui facilite grandement la consultation de l'ouvrage, soit l'utilisation astucieuse de symboles qui visualisent la présence de difficultés particulières : le symbole la punaise annonce une note grammaticale, le crayon une note orthographique et la bouche une note sur la prononciation.

Si le *Multidictionnaire*, première version, demeure un outil de travail de qualité, la deuxième version constitue un ouvrage au contenu encore plus riche, plus varié et tout aussi agréable à consulter. N'ayez crainte, fidèles usagers de la première édition, vos attentes seront comblées.

DENIS AUBIN

Dictionnaire montagnais-français

Lynn DRAPEAU
Presses de l'Université du Québec, Sillery,
1991, 903 p.

Si on dit *Kashtin*, la seule image qui vient à l'esprit de bien des gens est le groupe de musique populaire composé de Florent Volant et Claude MacKenzie, deux Montagnais de la Côte Nord. Mais *Kashtin* veut aussi dire tornade et se prononce aussi *kashtun*. On pourrait poursuivre l'exercice et tenter de traduire l'une ou l'autre chanson du groupe grâce au *Dictionnaire montagnais-français* de Lynn Drapeau, paru depuis peu. Il s'agit d'un ouvrage remarquable tant par son volume imposant que par l'exhaustivité de son contenu. Comme tout dictionnaire, il se veut d'un inventaire de 21 700 mots montagnais en usage à Betsiamites, mais l'auteure indique, le cas échéant, les variantes lexicales parlées par d'autres groupes montagnais ailleurs au Québec. Pour faciliter la prononciation, on donne également la transcription phonétique.

Ce qui frappe, de prime abord, en consultant ce dictionnaire, c'est que les mots, contrairement au français, exprime très souvent une image, une idée, une situation, bref sont définis par une périphrase qui rend presque impossible la traduction français-montagnais : « *tshishin-tipaikan* : c'est une nuit glaciale ». On imagine le travail que cela a dû demander à l'auteure pour parer à toutes les éventualités « réelles » même si, en plusieurs cas, elle ne donne que la situation de départ qui est à compléter par un autre mot (par exemple : *itina-mueu* : il lui tend quelque chose). Lynn Drapeau séjourne depuis le milieu des années soixante-dix dans le milieu montagnais et travaille sur ce dictionnaire depuis 1985 ; il est heureux qu'il voit enfin le jour car, même s'il s'adresse en premier lieu aux communautés montagnaises, il représente un ap-

NOUVEAUTÉS

port important à la connaissance de la culture des premiers arrivants.

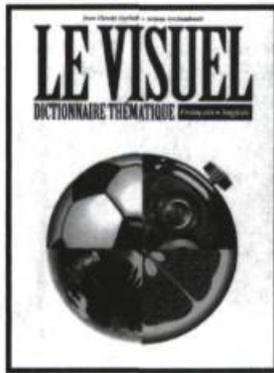
CLAUDE-JEAN PICARD

Le visuel. Dictionnaire thématique français-anglais

Jean-Claude CORBEIL et Ariane ARCHAMBAULT

Québec/Amérique, Montréal, 1992, 896 p.

Il revient aux Éditions Québec/Amérique d'avoir fait paraître le dictionnaire visuel



français-anglais le mieux fait jusqu'à maintenant. Entendons bien qu'il ne s'agit pas d'un dictionnaire conventionnel où l'on donne les équivalences linguistiques et une courte définition

du mot ou de l'objet ; au contraire, le lecteur trouvera ici de magnifiques dessins, tous réalisés à l'ordinateur, représentant un objet ou l'autre dont on identifie chacune des composantes en donnant l'équivalent anglais. 600 sujets divisés en 28 thèmes qu'illustrent et décrivent 3 500 images couleur et 25 000 mots de chaque langue, tel est le contenu de ce dictionnaire que l'on consulte avec plaisir tant les images sont d'un réalisme qui dépasse la simple photographie et qui permet de mieux saisir les moindres détails et de les identifier du bon terme tant français qu'anglais.

On ne louera jamais assez les mérites de ce dictionnaire où chaque lecteur, peu importe son âge, son degré et ses connaissances trouvera qui un terme inconnu, qui une traduction insoupçonnée, qui une identification nouvelle. Sa très grande facilité de consultation grâce à ses onglets de couleur, ses thèmes et grands titres font de cet ouvrage un livre que l'on feuillette et que l'on consulte avec plaisir. Plus qu'un dictionnaire français/anglais, c'est une mine de référen-

ESSAIS

ces même pour celui ou celle qui ne désire que connaître le terme exact en français pour désigner telle ou telle chose. Voilà l'ouvrage par excellence qui devrait se retrouver sur les rayons de toutes les bibliothèques.

LUCILLE ANGERS

La rupture tranquille

Christian DUFOUR

Boréal, Montréal, 1992, 170 p.

Cet essai politique qui fait suite au *Défi québécois* (1989) - c.f. QF, n° 79, p. 83 à



86 - s'articule autour de la même problématique : être Québécois dans le Canada. Cette même idée du Québec et du Canada occultés par la Conquête revient ici.

Plus que jamais, le Canada de 1991 (le « Bâtir ensemble l'avenir du Canada » suivi du référendum d'octobre) paraît à Dufour, à la suite de celui de 1982 (celui du Canada Bill), incapable de miser sur la « distinction » québécoise pour construire un Québec plus fort et responsable de lui-même dans un Canada anglais plus à même de se particulariser grâce à un fédéralisme asymétrique.

À cet égard, l'auteur voit dans le projet de 1991 un coup de force qui non seulement dénie la Conquête mais la renforce, par la restriction du concept de société distincte, par la promotion du multiculturalisme, par la valorisation « antagonisée » des autochtones, par la Charte sociale surtout fondée sur les droits individuels, par le pouvoir fédéral de dépenser en union économique. Sont ainsi niés le Québec moderne (la Révolution tranquille) et même l'ancien, la société distincte prenant figure de région folklorisée. Pour Dufour, d'ailleurs, le Canada se définissant de plus en plus constitutionnellement, il devient impossible d'affranchir davantage le Québec en utilisant les

subterfuges ou les formules habiles de Duplessis ou de Lesage.

Nous y revoilà donc avec ce deuxième essai de Dufour : au défi de faire le Québec malgré le Canada dans une sorte de rupture mais qui reste toujours partielle. En effet, pour l'auteur, la réalité québécoise impose la fécondité (sic) et la richesse de son ambiguïté, un Québec constituant le Canada colonial mais aussi constitué par lui. Cela suppose une assumption de la douleur d'être double, douleur mais aussi richesse. À ce titre, - les baby-boomers - puisqu'il convient de les avoir au menu, ces habitués de la victoire, apparaissent à Dufour comme ceux / celles qui peuvent relever le défi de faire ce Québec distinct malgré le Canada qui restera uni (Happy end).

On comprendra mieux que cette contrethèse de l'indépendance (et c'est pourquoi l'indépendance peut paraître à d'aucuns « pure et dure » et l'auteur lui-même oppose « super-français » et le « vieux fonds canadien-français ») postule une rupture qui refait de suite un mariage. En ce sens, l'essai de Dufour rejoint assez « la souveraineté partagée » de Robert Bourassa qui avait même tâté du « fédéralisme souverain ».

À noter aussi le vocabulaire souvent religieux de l'auteur juriste : patience dans l'entreprise, humilité, tolérance ... opposés bien sûr à la « suffisance » (et pourquoi pas l'orgueil ?) « cristallisée autour du Parti québécois et qui est devenue l'un des handicaps du Québec des années 90 ». Bref, si cet essai fouette le « Canayen » jusqu'à lui redonner son rôle de martyr, c'est qu'il apparaît donner aux mots une dérive qui ne leur appartient pas : le nationalisme n'est pas la nationalité, l'identité, elle, transcende finalement le vécu historique et une rupture, imaginons-le avec Musset, veut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Et voilà pourquoi votre fille et société distincte ne restera toujours qu'une provinciale et une mineure. Citons Dufour : « Si l'on doit me faire un reproche, je préfère que ce sont (sic) celui d'idéalisme que celui de cynisme ». Se peut-il alors que l'idéalisme de l'auteur participe du sado-masochisme ? Et peut-on ne pas partager son utopie sans passer pour un « ultranationaliste », partisan d'un projet « dépassé » et « chimérique » ? Car il n'est pas sûr que l'essai de la « rupture tranquille », sous le refus du sens des mots, ne soit pas un retour au manichéisme de l'idéologie de la « canadienne-francitude ».

ANDRÉ GAULIN

NOUVEAUTÉS

Si on parlait d'éducation. Pour un nouveau projet de société

Charles E. CAOINETTE
VLB éditeur, Montréal, 1992, 263 p.

Avec *Si on parlait d'éducation*, Charles E. Caouette nous livre les fruits de 20 ans de travaux, de recherches et d'engagement « pour un nouveau projet de société ». Préfacé par la juge Andrée Ruffo, outre un court avant-propos et une brève introduction qui retracent la genèse de son contenu, l'ouvrage s'organise autour de 18 chapitres qui reproduisent des communications ou des articles de l'auteur au cours des 20 dernières années. S'ajoutent enfin quatre annexes, une bibliographie sélective et une notice bibliographique qui, sans les identifier ni les dater explicitement, rappellent l'origine des différentes contributions ici rassemblées.

Les 18 chapitres traitent principalement de l'école en milieux défavorisés, de la participation et de l'autogestion en éducation, des écoles alternatives et particulièrement de l'école Jonathan, de la place et du rôle de l'enseignement à l'école, des services de garde à l'enfance, de l'abandon scolaire, de la violence à l'école, de la qualité en éducation et des rapports entre l'école et la société. Ceux qui connaissent Caouette retrouveront l'universitaire engagé qui a non seulement parlé et écrit, mais qui a aussi agi pour l'avènement d'une autre école, ouverte aux différences, centrée sur le développement, participative et autogérée, contribuant à la promotion collective des milieux défavorisés, conçue dans une perspective d'éducation permanente et de réalisation des différents agents éducatifs, enfants, enseignants, parents et ressources communautaires. En fait, comme le dit le sous-titre, il s'agit vraiment d'un nouveau projet de société.

On y trouve des pages essentielles sur le respect des différences individuelles, tant chez les enfants et les adolescents que chez les enseignants, sur le potentiel de développement et d'engagement des enfants, des parents et des maîtres ; Caouette milite ardemment pour une vision organique de l'école, pour l'autogestion en éducation et pour une désinstitutionnalisation de l'éducation à remettre davantage aux parents et aux ressources communautaires. Plusieurs phrases lapidaires pourraient constituer de

véritables maximes sur l'éducation. Certaines des recherches de l'auteur ont été socialement très importantes (voir notamment l'annexe 1 sur les facteurs d'ordre cognitif des enfants des milieux défavorisés, comparés à ceux des enfants des milieux moyens). En analysant le fonctionnement de l'école Jonathan, l'auteur rappelle les meilleures pages de *Libres Enfants de Summerhill*.

On pourra cependant regretter que la défense de sa cause amène l'auteur à des affirmations démobilisatrices, du type « l'école est anachronique et antidémocratique » (p. 162). Certes, l'école mérite de nombreuses critiques et nul ne contestera la lecture que fait Caouette des contradictions de l'école, notamment entre l'ordre du discours de *l'École québécoise* (MEQ, 1979) et les pratiques ministérielles d'évaluation et de diplomation. Mais il y a eu de réels engagements dans la démocratisation de l'école et la lutte contre l'échec scolaire, de réelles contributions à la mise en place de parcours individualisants et autonomisants.

Caouette a raison de mener ce combat et de militer pour le type d'école et de société qu'il croit les meilleures. Mais ne faut-il pas aussi penser que, dans une société pluraliste comme celle qu'il appelle, il y a aussi place pour d'autres types d'écoles et de cheminements pédagogiques que ceux qu'il prône ? L'auteur reconnaît lui-même d'ailleurs qu'il pourrait parfois manquer de nuances : « Personnellement, il m'est difficile de nuancer une analyse qui m'a conduit à une évidence » (p. 194). Pour ma part, c'est donc avec un peu plus de nuance que je crois qu'il faudrait lire *Si on parlait d'éducation* et la préface d'Andrée Ruffo.

MICHEL THÉRIEN

Trudeau et la fin d'un rêve canadien

Guy LAFORREST
Le Septentrion, Québec, 1992, 265 p.

Bilan québécois du fédéralisme canadien

Sous la direction de François ROCHER
VLB éditeur, Montréal, 1992, 405 p.

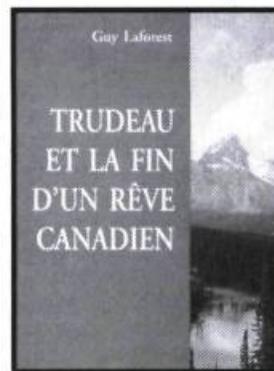
Reprenant l'étude de l'histoire emmêlée du Québec et du Canada à partir des mêmes

paramètres que ceux qu'aborde Christian Dufour – la revision constitutionnelle de 1982 et l'échec de Meech – le politologue Guy Laforest refait lui aussi une lecture du fédéralisme canadien et de la place que le Québec y recherche (y postule). L'intérêt de son étude, dense et très annotée, vient de sa coïncidence (et divergence) avec la pensée du « rêve dualiste » de Laurendeau, Ryan, Dion et autres consorts. Cet intérêt vient aussi de l'analyse faite sous la lumière de Locke ou de Fichte et de l'établissement de parallèles entre d'autres époques et la nôtre, d'autres pays et le(s) nôtre(s).

Comme Dufour, Laforest a rêvé d'un Canada possible et l'échec du concept de « société distincte » l'a amèrement déçu. Son essai montre aussi à quel point un homme comme Pierre-Elliott Trudeau a plutôt desservi le Canada surtout du point de vue québécois et même du point de vue canadien dans la mesure où Meech aurait pu colmater les brèches de la Conquête. L'auteur souligne aussi en quoi la culture politique canadienne servie principalement par

la Charte des droits et libertés est entrée en collision avec la conception des parlementaires québécois sur les droits du collectif québécois.

Enfin, notons que le livre de Laforest pose bien



les jalons qui pourraient servir en cour internationale à l'avalisation de la reconnaissance



sance d'un Québec souverain. Ce n'est évidemment pas le premier choix de l'auteur qui favorise plutôt l'établissement juste (car 1982 est pour lui une injustice et une illégitimité) d'un « véritable partenariat entre le Canada et le Québec ». La Constitution de 1867 étant « morte » selon l'expression de

NOUVEAUTÉS

Charles Taylor. Chez Laforest comme chez Dufour travaille cette volonté de voir reconnu le Québec par le Canada comme « une société distincte, une entité politique autonome, un peuple, une communauté nationale, déclarant dans les lois et la politique étrangère que l'identité nationale côtoie en ce pays l'identité nationale canadienne ». Sinon, dit Laforest, la souveraineté (comme dernier recours) ou la soumission (comme dernière impuissance).

Mais chez Laforest, le Québec doit avoir le courage de poser en terme clair son exigence fondamentale de la double identité nationale du Québec - Canada ou plutôt du Canada - Québec. On le voit, sans consentir à l'État-nation, Laforest est plus disposé à compter avec les aspirants d'un Québec tout à fait émancipé.

Le même auteur intervient dans *le Bilan du fédéralisme canadien* avec d'autres universitaires qui auscultent plusieurs aspects de l'histoire politique canadienne à partir du Québec. Sous la direction de François Rocher, les études laissent à croire que le Canada s'enlise et que le « défi canadien » de retenir le Québec, une expression majeure de son identité, ne sera pas relevé : le « choc des identités » va vers le pluralisme (Miriam Smith) où la spécificité québécoise n'est pas consacrée (Jean-H. Guay et François Rocher). Bref, sous la plume de Louis Balthazar, Jacques Fortin, Gérard Bernier et plusieurs autres, voilà encore un livre donné par le fédéralisme canadien qui, de livre en livre va finir par nous constituer sans nous instituer. Une industrie, toutefois, de haute technocratie !

ANDRÉ GAULIN

Commencements

Fernand OUELLETTE
L'Hexagone, Montréal, 1992, 168 p.

Un essai dont le propos débute sur l'évocation d'une rencontre parisienne a toutes les chances de parler d'art. Se concentrant sur la peinture et uniquement, Fernand Ouellette s'offre du plaisir dans son original *Commencements*. Rarement aura-t-on vu un tel passionné de la peinture se livrer à un énoncé aussi exhaustif de sa découverte de l'art par le voyage. Il est allé partout en Europe pour débusquer tout ce qui sentait la peinture, son histoire, son évolution. Il se garde bien de prétendre, dans ce survol historique, à l'autorité de l'historien, du connaisseur ou du critique.

Il se fait modeste devant son lecteur : « Or, jusque-là, j'avais vu peu de tableaux », lui confie-t-il d'emblée, l'autorisant ainsi à en savoir moins que lui sur le sujet. Heureusement d'ailleurs, parce que le parcours qu'il emprunte reste tout de même parsemé de mystères pour le profane, qui ne saurait endosser ou contredire les jugements



qu'il porte sur les peintures qu'il a contemplées, pas plus que la classification qu'il opère, faute de les avoir évaluées lui-même.

Pour Ouellette, la lumière, qui vient animer toute œuvre d'art digne de ce nom, ne peut provenir que d'un commencement. Chaque œuvre inaugure un nouvel univers. Son travail de docte esthète l'amène à voir dans la peinture une manifestation céleste, un véritable mode de la présence divine. Elle naîtrait de la conjonction entre l'âme et la main. Et il le démontre en interrogeant l'œuvre de nombreux grands peintres, qu'il met sans cesse en relation et dont il soupèse finement le coup de pinceau.

Ce n'est qu'à la fin de *Commencements* que Ouellette se pose la grande question : ce qui est moderne, nouveau, est-il automatiquement meilleur que ce qui a précédé ? Il apporte à ce questionnement des réponses fort éclairantes mais brèves, et l'on peut déplorer que cette critique des courants actuels ne soit présente qu'accessoirement dans son livre, alors que le cadre de son essai lui en permettait davantage. Ouellette s'est fait plaisir, accumulant tableau sur tableau, passant de l'un à l'autre au gré du voyage. Il fera aussi plaisir aux mordus de la peinture. Un peu moins, cependant, aux simples curieux.

JEAN-FRANÇOIS VALLÉE

Bourgault doux-amer

Pierre BOURGAULT
Editions Stanké, Montréal, 1992.



La verve de Pierre Bourgault est devenue noire. Qu'il s'exprime sur la politique ou sur la culture, l'intellectuel choque ou réjouit par la rigidité de ses opinions. Ses maximes n'échappent pas à cette règle ; l'auteur s'y prononce délibérément sur l'absurdité des mœurs modernes, dans un discours empreint de subjectivité et de subtilité.

Il s'affaire à donner un souffle nouveau au relief de l'existence contemporaine, celui que les hommes sont parvenus à aplanir au fil des générations. Il jette son fiel sur ce qu'il juge méprisable, demeurant caustique, sans se laisser charmer par la facilité des diatribes unilatérales. L'humour lui sert d'armure pour combattre son ennemi juré : la platitude du « bon-sens » qu'il semble accuser de fléau du siècle. Il soumet ainsi au crible de son ironie la vie rangée des banlieues, là où certains ne baisent qu'au lit et ne mangent qu'à table. Il pose intelligemment l'absurdité de la lutte anti-tabac, où les automobilistes non-fumeurs polluent l'air ambiant mieux que cent de leurs antagonistes. La vaine propagande écologiste n'est pas épargnée, de même que la sacro-sainte politique démocratique, qui, à l'opposé des régimes totalitaires qui privent les gens de leurs droits, les décourage de les exercer.

Il engage également au fil des maximes un entretien plein d'humour avec son ami Joël Le Bigot, un dialogue où celui-ci n'obtient pas le droit de rétorquer aux bons-mots de l'auteur. Pierre Bourgault offre au lecteur de se glisser dans un livre d'humour savamment construit, qui jette sur le monde un regard sage, celui d'un homme de soixante ans qui se réjouit de ne plus pouvoir mourir jeune.

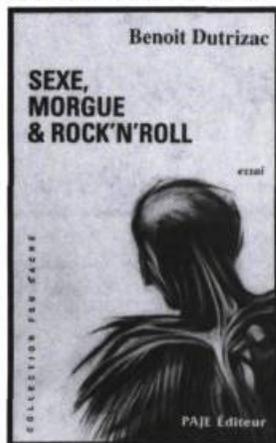
ERICK FALARDEAU

NOUVEAUTÉS

Sexe, morgue & rock'n'roll

Benoît DUTRIZAC
PAJE éditeur, Montréal, 1992, 185 p.
(Collection « Feu sacré »)

Saviez-vous que l'Organisation mondiale de la santé projette qu'au cours des années



1990 dix millions d'adultes et cinq millions d'enfants contracteront le VIH, et que la moitié d'entre eux développeront le sida d'ici l'an 2000 ? Que d'ici trois ans, il deviendra, aux États-Unis, la première cause de mortalité chez les 15-44 ans, dépassant ainsi les maladies cardio-vasculaires, les cancers et les traumatismes ?

Le sida n'est pas qu'une simple maladie et Benoît Dutrizac s'y attaque féroce-ment en présentant un « essai matraque » essentiellement composé d'articles dont certains sont parus dans le journal, alors uniquement montréalais, *Voix*. Il dénonce l'inaction des instances gouvernementales, qui ont tendance à confondre morale et santé publique, ainsi que le manque de concertation des différents groupes d'aide qui se spécialisent, n'offrant leurs services qu'à des communautés précises. Il rencontre aussi des médecins qui déplorent la lenteur des recherches et qui montrent, statistiques à l'appui, la constante évolution de la maladie chez ses victimes qui, après tout, ne demandaient que d'un peu de chaleur humaine, que d'un paradis pour oublier leur malheur ou que d'une goutte de sang pour survivre.

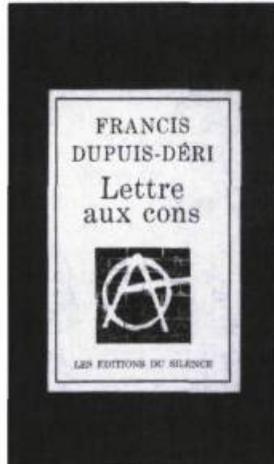
On peut lui reprocher, certes, son manque d'objectivité, mais peut-on agir autrement en présence de ce fléau ? *Sexe, Morgue & Rock'n'roll*, subtil et efficace comme un coup de poing, s'adresse à ceux qui sont concernés par cette maladie, donc à tous, mais plus particulièrement aux jeunes chez qui le mot amour devient de plus en plus synonyme de mort.

Louis FISET

Lettre aux cons

François DUPUIS-DÉRI
Les Éditions du silence, Montréal, 1992,
13 p.

Publiée à tirage confidentiel, cette lettre de Francis Dupuis-Déri est un appel à la démo-



bilisation politique – lire nationaliste – en faveur d'un engagement pour la vie et l'amour. Écrit peu avant le référendum, ce texte s'en prend aux hommes politiques et, en deuxième instance, à ceux et celles qui les laissent agir à leur

guise au nom d'une saine démocratie. Dupuis-Déri part en guerre et décide de lutter contre la force de l'inertie et, si son objectif n'est pas précis, son motif, quant à lui, est très net : il faut gagner sur le temps qui nous est volé et abolir toute forme de gouvernement en restaurant cette dyade si chère à Léo Ferré : Amour et anarchie.

Dans sa dédicace, l'auteur a bien raison d'écrire : « Écho d'un cri lancé en plein cœur du désert urbain », encore faut-il avoir le courage de s'exprimer, de clamer fort et haut que le système tourne à vide et en pure perte. *Lettre aux cons* est une courte missive signée par un jeune de 26 ans, mais qui aurait pu être endossée par des centaines d'autres gens de cette génération déçue.

ROGER CHAMBERLAND

ÉTUDES

Les syndicats face au pouvoir

Roch DENIS et Serge DENIS
Éditions du Vermillon, Ottawa, 1992,
198 p.

En 1992, plus personne ne s'étonne devant les prises de position politiques souvent tranchées des différentes centrales syndicales québécoises. Plusieurs protesteraient même



à coup sûr si elles s'avisent du jour au lendemain de garder le silence quand les enjeux politiques appellent leur intervention. Cela, cependant, est loin d'avoir toujours été le

cas. Longtemps, avant de devenir le puissant levier social que l'on sait maintenant, la force des syndicats a été marginale et divisée.

C'est cette transition progressive d'un statut de mouvement minoritaire à celui de force de pression majeure que Roch Denis et Serge Denis décrivent dans leur essai *Les syndicats face au pouvoir*. Ces deux professeurs d'université se complètent assez bien dans l'entreprise à laquelle ils se sont attachés : combler le vide existant sur le sujet. Si les deux sont professeurs de science politique, le premier s'est surtout consacré jusqu'ici à la chose politique, et le second à la chose syndicale.

Pour eux, les chocs majeurs du syndicalisme face au pouvoir coïncident avec les grands moments de l'histoire politique du Québec contemporain : 1967, 1976, 1980, 1982 ou 1987. Chaque fois, le mouvement syndical a dû réajuster son tir. Ainsi cherchait-il, au début de la période étudiée, à créer son propre parti politique, jusqu'à ce qu'il se retrouve dans le discours du Parti québécois, qu'il choisit d'appuyer dans sa quête du pouvoir. L'entente régnera jusqu'en 1985. Puis, les centrales briseront cette fusion, se jugeant plus aptes que quiconque à élaborer un véritable projet de société pour le Québec. Aujourd'hui, on peut concevoir que le PQ appuie le libre-

NOUVEAUTÉS

échange quand les centrales syndicales le conspuent. Les temps changent et les choses évoluent. Dans le cas des syndicats, cela signifie une plus grande maturité et une meilleure conscience de leur rôle social. *Les Syndicats face au pouvoir* pose les premiers jalons d'une réflexion sur le rôle qu'ont joué et que joueront les syndicats au Québec. Après ce premier défrichage, beaucoup reste encore à dire.

JEAN-FRANÇOIS VALLÉE

Ouvrir le livre

Laurent MAILHOT
L'Hexagone, Montréal, 1992, 351 p.
(« Essais littéraires »)

Le recueil *Ouvrir le livre* est parsemé de réflexions et de pensées, dont celle-ci, d'ordre encyclopédique, qui pourrait servir d'épigraphe au volume : « Un seul livre contient, appelle tous les autres » (p. 20). Chercheur aguerri et professeur de littérature depuis près de trente ans, Laurent Mailhot dresse un bilan de son activité de lecteur spécialisé. Son approche consiste, *grosso modo*, à « ouvrir le livre, non pas de le recouvrir (de gloses) mais de le (re)découvrir, de le mettre en rapport avec son voisinage » (p. 12).

L'auteur n'en est pas à son premier recueil, ayant publié plusieurs anthologies au fil des ans. Cependant, en colligeant ses propres textes — une vingtaine d'articles, de conférences et de chapitres d'ouvrages collectifs portant tous sur la littérature québécoise —, il est confronté au problème du choix et de l'agencement de ses écrits. Regroupés par genres littéraires plutôt que par ordre chronologique, les essais qui forment ce recueil n'ont pas du tout l'air d'un regard rétrospectif, même si certains remontent à 1970. Ils se lisent comme des voyages d'exploration du corpus de la Bibliothèque québécoise. S'il se défend (dans son avant-propos) d'être un théoricien ou un savant, Mailhot demeure un passionné de la lecture et un « artisan » érudit qui se tient au courant des recherches de ses collègues. Les notes infrapaginales en font foi. On regrette seulement qu'il n'ait pas choisi d'inclure un index des noms de personnes et des titres d'ouvrages cités, même si cette liste couvrirait plusieurs pages du recueil.

Après un aperçu du livre-objet en général et au Québec en particulier (« Bibliothèques imaginaires » et « Classiques canadiens 1760-1960 »), l'auteur s'attarde au mythe de Nelligan, ainsi qu'à la poésie de

Gaston Miron, de Jacques Brault et de Gilles Hénault. Ensuite, il se livre à quelques synthèses (« le Roman québécois et ses langages », « De la parole aux mythes »), avant d'analyser la passion d'écrire d'Yves Thériault et le roman-spectacle de Michel Tremblay. L'auteur aborde également des questions théoriques (« L'Écriture de l'essai »), avant de parcourir les travaux de quelques essayistes (Pierre Vadeboncœur, Fernand Ouellette) et d'explorer les frontières du genre (« L'Âge de l'essai », « L'Action de Liberté »). Il s'intéresse aussi à l'espace théâtral québécois et à son histoire. Les essais de la dernière partie du recueil, consacrés à « D'autres regards », traitent de la réception française de la littérature québécoise récente, de la traduction et de la « nontraduction » des œuvres littéraires au Canada et de la découverte, par les écrivains québécois, des États-Unis (« *Volkswagen blues* et autres «histoires américaines» »).

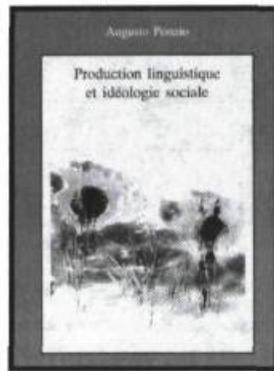
Observateur lucide et perspicace, Mailhot manie aussi bien l'analyse que la synthèse et démontre qu'il était l'homme tout désigné pour rédiger un *Que sais-je ?* sur la littérature québécoise.

KENNETH LANDRY

Production linguistique et idéologie sociale

Augusto PONZIO
Les Éditions Balzac, Cadiac, 1992, 317 p.

Il est heureux que les Éditions Balzac ait pensé de publier cet ouvrage de Ponzio qui, peu connu au Québec et du public francophone en particulier, développe depuis plus de vingt ans une analyse rigoureuse sur le signe le langage verbal, l'idéologie, l'écriture, etc. Dans *Production linguistique et Idéologie sociale*, il s'en prend particulièrement à Chomsky et à sa fameuse grammaire transformationnelle qui a connu ses heures de gloire dans l'enseignement universi-



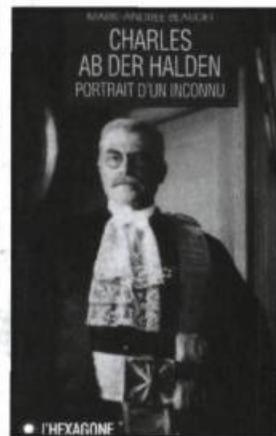
taire, mais dont l'intérêt semble quelque peu s'estomper depuis ces dernières années. Qu'à cela ne tienne puisque Ponzio fait déborder son analyse et traite plus largement de la théorie du langage considéré tant d'un point de vue individuel, et cela tout aussi bien dans ses productions normales que pathologiques, d'un point de vue social. C'est dire la richesse d'un tel livre qui débouche, en fin de parcours, sur des études plus spécifiques dont celle, particulièrement intéressante, consacrée à *Nombres* de Philippe Sollers. Si la critique de Chomsky occupe une large part du livre, force est de souligner qu'elle ne fait pas qu'apporter des contre-arguments, mais développe une pensée singulière sur la production du signe. Même si cette critique date d'une vingtaine d'années, elle conserve néanmoins toute son actualité puisque l'auteur, sans renier sa pensée première, poursuit sa réflexion en traitant des ouvrages que Chomsky a fait paraître depuis. L'intérêt pour un tel livre est multiple puisque chacun y trouvera de nouvelles pistes d'études, que ce soient en linguistique, en théorie littéraire, en sociologie du langage...

ROGER CHAMBERLAND

Charles ab der Halden. Portrait d'un inconnu

Marie-Andrée BEAUDET
L'Hexagone, Montréal, 1992, 234 p.

« On sait peu de choses sur Charles ab der Halden », signale la courte notice biographique qui lui est consacrée dans le tome II du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. Pourtant, ce critique littéraire publié en France, en 1904 et 1907, les premiers ouvrages entièrement consacrés à la littérature québécoise, *Études de littérature canadienne-française* et *Nouvelles Études de littérature canadienne-française*. Halden réussit ce tour



NOUVEAUTÉS

de force sans jamais traverser l'Atlantique. De quelle façon s'est-il documenté ? Qui étaient ses informateurs ? Ses écrits ont-ils joué un rôle dans le champ littéraire canadien-français ?

Marie-Andrée Beaudet répond à toutes ces questions. Dans sa thèse de doctorat sur la langue et la littérature au Québec de 1895 à 1914, elle avait commencé à esquisser un portrait de cet « inconnu ». Son livre va encore plus loin. Elle ne se contente pas de reconstituer la trajectoire professionnelle du critique (la carrière et l'œuvre), elle reproduit également des photographies inédites et un choix de textes qui permettent d'entrevoir, à l'aube du XX^e siècle, les discours contradictoires autour de l'existence d'une littérature. La querelle avec Jules Fournier dans *la Revue canadienne*, en 1906 et 1907, occupe la place centrale de ce recueil.

De patientes recherches menées aux archives de la Bibliothèque nationale de Paris et auprès des descendants du critique ont permis à Marie-Andrée Beaudet de découvrir chez Halden un auteur d'ouvrages scolaires qui a aussi publié de la poésie. Elle le suit de près, depuis sa naissance à Roubaix en 1873 jusqu'à son décès à Paris en 1962, mais elle met surtout en relief ses activités de conférencier et de chroniqueur au début du siècle. Ce livre constitue un document de première main sur les enjeux des débats littéraires au Québec à cette époque ainsi que sur la fortune des lettres canadiennes-françaises en France.

KENNETH LANDRY

MANUELS

Guide du français correct

Jacques CAPELOVICI
L'Archipel, Paris, 1992, 282 p.

Grammaire française et impertinente

Jean-Louis FOURNIER
Payot, Paris, 1992, 228 p.

Tous les verbes français

Georges LÉBOUC
Marabout, Paris, 1992, 154 p.

À en juger par le nombre de publications tant en France qu'au Québec, le français est en crise. Guides de conjugaisons, grammaire simplifiée et répertoire de difficultés sont autant de manuels devant aider à une meilleure pratique du français. Le *Guide du français correct* de Jacques Capelovici a été écrit après que l'auteur eut constaté la piètre qualité du français parlé sur les ondes radio et télé. L'auteur y passe en revue les erreurs les plus



flagrantes, les mauvais usages, surtout sémantiques, non-sens, barbarismes, contresens, pléonasmes, néologismes et autres que l'on entend le plus souvent. Pour chacun d'eux, il donne la façon correcte de dire et d'écrire et retrace, pour les besoins de la cause, les origines étymologiques ou la règle de prononciation française. L'avantage d'un tel ouvrage est qu'il traite principalement de la langue quotidienne surtout parlée dans les médias, celle à partir de laquelle on fait un premier apprentissage du français.

Tout autre est l'ambition de Jean-Louis Fournier qui, avec sa *Grammaire française et impertinente*, veut faciliter l'apprentissage des règles grammaticales en donnant des exemples qui se veulent drôles, allant jusqu'à utiliser la grossièreté et le bas langage. On y retrouve, par exemple, la conjugaison du verbe pêter pour illustrer la conjugaison des verbes du groupe 1, divers jeux de mots à connotation sexuelle pour illustrer l'une ou l'autre règle de la grammaire. Quelques dessins de Marie Fournier ajoutent une touche humoristique à l'ensemble. Malgré l'objectif de départ, on peut se demander s'il s'agit là d'une grammaire vraiment efficace au plan de l'apprentissage pédagogique. On peut en douter.

Pour sa part, Georges Lebouc propose « 73 tableaux pour conjuguer sans fautes » : petit livre d'accès et de consultation faciles qui se situe dans la lignée du guide d'Hubert Séguin, *Tous les verbes conjugués*, paru il y a quelques années chez CEC. L'avantage de ce dernier, par rapport au récent livre de Lebouc, est qu'il donne la prononciation et des regroupements plus systématiques des verbes.

LUCILLE ANGERS



Éditions du
NOROÛT

Collection CHEMINS DE TRAVERSE

ÉCRIRE en atelier... ou ailleurs

JEAN-NOËL PONTBRIAND

*Tous ceux et celles qui s'intéressent à la
création littéraire trouveront ici une
réflexion des plus pertinentes.*

C.P. 156, Succ. De Lorimier Montréal, Qc. H2H 2N6

Diffusion en librairie PROLOGUE

JEAN-NOËL PONTBRIAND

ÉCRIRE en atelier... ou ailleurs



NOUVEAUTÉS

FICHES D'ORTHOGRAPHE

nouveauté

Écrire pour le cinéma. Le scénario et l'industrie du cinéma québécois

Esther PELLETIER

Nuit blanche éditeur, Québec, 1992, 245 p.
(Collection « Études » des cahiers du Centre
de recherche en littérature québécoise de
l'université Laval)

On sait le regain d'intérêt qu'a connu le scénario au cours des années 1980, aussi bien en France qu'aux États-Unis. Précédemment négligée, cette étape de l'élaboration d'un film, qui se trouve pourtant à sa base, fait maintenant l'objet d'un nombre grandissant d'études, de publications et de colloques. Par ailleurs, cet engouement pour l'écriture scénaristique touche aussi bien le secteur des études que celui de l'industrie cinématographiques.

Esther Pelletier, à la fois consultante/collaboratrice au scénario auprès des professionnels du cinéma et professeure en études cinématographiques, est particulièrement bien placée pour traiter du sujet dans une perspective pratique et analytique en même temps. Elle applique en effet à ces deux champs de connaissances ses observations sur la nature du scénario, son développement, son organisation, son traitement cinématographique, etc... De fait, son livre constitue un ouvrage de référence aussi utile à l'analyste : thèmes, situations contextuelles, forces d'action, qu'au jeune créateur qui cherche un modèle formel pouvant lui servir de guide dans l'écriture et la présentation de son scénario à un éventuel producteur. La troisième partie du volume est d'ailleurs consacrée au financement de la scénarisation et à l'industrie du cinéma québécois, tandis que la première et la deuxième parties portent respectivement sur la scénarisation et l'écriture du scénario.

Partant du principe qui veut que « Tout mouvement du connaître est ordonné » (p. 40), l'auteure s'applique à décomposer le scénario en niveaux d'articulations : pattern, set et isolat (s'inspirant des travaux de Hall) et propose ainsi une structure d'organisation du sens particulière au scénario. Meticuleuse et exhaustive, cette étude du scénario a l'avantage de nous présenter un panorama complet de tous les aspects concernant ce dernier et d'identifier clairement les éléments proprement cinématographiques qui participent à la conception de

ce type de discours narratif, par une nomenclature des paramètres profilmiques et filmographiques entre autres.

JEAN-PHILIPPE ROY

MÉMOIRES

Souvenirs et Rappels historiques

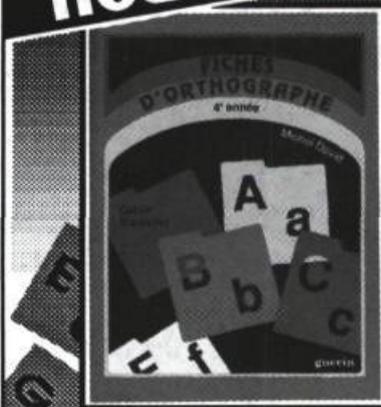
Lionel ALLARD

Éditions du Septentrion, Sillery, 1992,
223 p.

Comme le titre l'indique, la dernière oeuvre de Lionel Allard (sa sixième) est un ouvrage autobiographique. L'auteur y livre les petites joies et grands malheurs qui ont composé son enfance, passée en Gaspésie au sein d'une famille pauvre du début du siècle, qui vivait des maigres revenus de l'agriculture. La mort du père en 1921, alors que l'auteur n'a que dix ans, provoque l'éclatement de la famille ; commence alors pour le jeune Lionel une longue suite de déménagements qui le mèneront jusqu'à Québec, où il commencera en 1927 des études à l'École normale de Laval. Cette étape cruciale pour l'auteur marque le début d'une véritable vocation pour la cause de l'enseignement, vocation qui l'entraînera du simple emploi d'instituteur de campagne au poste de conseiller spécial à la Direction générale de l'enseignement élémentaire et secondaire.

C'est un retour plutôt sommaire que nous offre Lionel Allard sur sa vie qui, doit-on le dire, fut particulièrement mouvementée. Ses souvenirs d'enfance sont imprécis et forment un ensemble d'anecdotes vagues et flottantes, difficiles à situer les unes par rapport aux autres, et auxquelles il consacre malgré tout près de la moitié du récit. La deuxième partie couvre ses quarante années de « vie active », avec nombre de « rappels historiques » concernant des institutions aujourd'hui disparues, telles ces « inspecteurs d'écoles » qui veillaient sur la qualité de l'enseignement dispensé dans les quelque 1830 commissions scolaires du Québec d'avant la réforme de 1964.

Malgré l'essoufflement provoqué par la lecture, l'œuvre de Lionel Allard ne déçoit pas : de ses pages transcende une passion pour l'écriture, qui s'avère limpide et mélodique, d'une simplicité éclatante. L'auteur, octogénaire, nous dévoile les détails de sa vie personnelle et professionnelle avec un



Michel David
Pour la 4^e et la 6^e année
du primaire

UN CAHIER D'ACTIVITÉS
ET UN CORRIGÉ DU CAHIER
pour chaque niveau

L'utilisateur ne pourra s'empêcher d'apprécier l'originalité de FICHES D'ORTHOGRAPHE, qui lui offre près de cinquante fiches sur l'orthographe grammaticale, les confusions homonymiques et l'orthographe d'usage, ainsi que tous les corrigés. Cet ouvrage lui permet de couvrir toutes les notions dont il a besoin pour corriger ses faiblesses orthographiques. De plus, FICHES D'ORTHOGRAPHE lui donne surtout l'occasion d'être un agent actif de sa propre formation et de développer son autonomie en lui permettant d'utiliser les fiches selon ses besoins et de corriger lui-même les exercices effectués. Enfin, l'un des avantages de ce cahier — et non le moindre — est de fournir à l'élève un outil de qualité propre à l'amener à parfaire ses connaissances orthographiques.

L'ORTHOGRAPHE GRAMMATICALE
LES CONFUSIONS HOMONYMIQUES
L'ORTHOGRAPHE D'USAGE

5^e année: à paraître sous peu



Guérin, éditeur limitée

4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2
Téléphone: (514) 842-3481
Télocopieur: (514) 842-4923

NOUVEAUTÉS

plaisir évident *Souvenirs et Rappels historiques* s'inscrit donc en témoignage d'une époque révolue, témoignage rapporté par un homme dont Alice Parizeau dira qu'« il est avant tout un mémorialiste ».

JEAN-YVES FOURNIER

Les meilleures intentions

Ingmar BERGMAN
Gallimard, Paris, 1992, 416 p.

Au début de ses soixante-dix ans, Ingmar Bergman ressasse encore les souvenirs qui ont marqué son enfance ou plutôt les premières amours de ses parents. *Les Meilleures Intentions* imaginent, en effet, le jeune pasteur fougueux et un peu sauvage, pauvre de surcroît, qui, après des aventures amoureuses houleuses, tombe dans les bras d'une bourgeoise aux habitudes toutes polissées. Les parents peu enclins à considérer ces amours comme profitables ou durables, utilisent des stratagèmes qu'on qualifierait

volontiers de malhonnêtes, pour que cessent ces élans. Rien n'y fait, les amants convoleront en justes noces dans un faste artificiel et de bon ton avant de se retrouver perdus dans une région du nord de la Suède. Avec la volonté des grandes âmes certes, mais aussi avec cette sorte d'étroussure d'esprit qui empêche toutes concessions, les conflits de tous ordres brouilleront leurs espérances à un point tel qu'une séparation brutale viendra fissurer l'avenir. Pourtant, les dernières lignes permettent de croire à une tentative de rapprochement.

Roman, peut-être, scénario, sans doute, mémoires d'une époque, pour sûr ! Il est difficile, en effet, de délimiter ce qui appartient à l'un ou à l'autre genre. Quoi qu'il en soit, cette fiction sur un fond de scène historique, retrace toute une famille animée des « meilleures intentions ». Dialogues nombreux, indications de descriptions multiples, personnages typés, voilà tous les ingrédients susceptibles d'intéresser le grand écran car, comme l'indique l'auteur dans sa préface, depuis cinquante ans, son écriture

est « cinématographique ». Le film réalisé par Bill August prolonge alors la lecture des souvenirs de l'auteur de *Lanterna Magica*.

YVON BELLEMARE

NOUVELLES

Vol de vie

Micheline LAFRANCE
L'Hexagone, Montréal, 1992, 101 p.
(Collection « Fictions »)

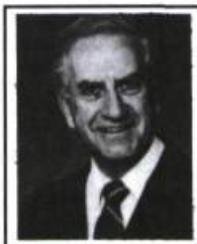
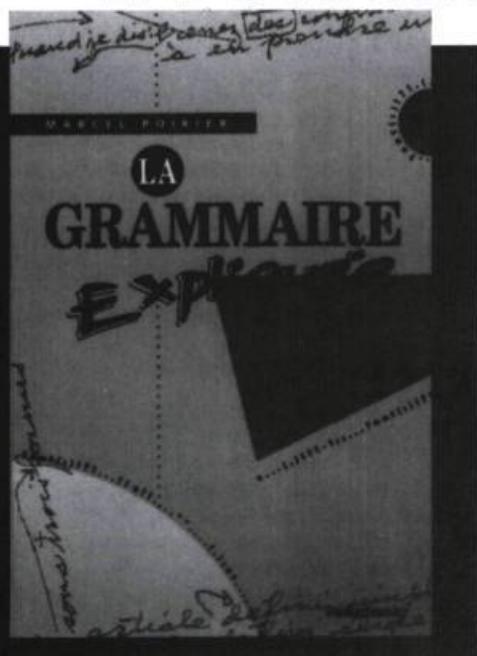
C'est une suite de nouvelles, beaucoup plus qu'un recueil de nouvelles que nous donne Micheline Lafrance avec la publication de *Vol de vie*. Les douze récits courts qui composent cette œuvre se déroulent dans un même univers souvent absurde dans lequel se meuvent des personnages au prise avec l'imposture, l'incompréhension, la difficulté d'établir des relations soutenues avec les êtres, la difficulté de vivre, en somme. Certaines nouvelles tâtent du fantastique. C'est ainsi qu'un homme se voit remplacer par un

NOUVEAU!

Beauchemin

Partenaire de l'éducation depuis 150 ans

LA GRAMMAIRE EXPLIQUÉE



Auteur : Marcel Poirier

**Unique, concise, simple,
cette grammaire
s'adresse aux adultes de
tous âges.**

Cette grammaire se distingue des autres par son approche pédagogique. L'auteur passe d'abord en revue la nature des mots, puis leurs fonctions.

L'accent y est mis sur la règle proprement dite plutôt que sur les exceptions. L'index, à la fin du livre, facilite la consultation.

Un cahier d'exercices avec corrigé accompagne l'ouvrage.

Disponible en librairie

NOUVEAUTÉS

autre, son double, son semblable, qui prend sa place, à sa plus grande surprise (« Vol de vie »). Une jeune fille remarque que sa mère est victime d'une métamorphose, en juin de chaque année, dès qu'elle se regarde dans un miroir. Après plusieurs années, elle décide de briser elle-même l'instrument qui la prive alors pour un temps de la présence de sa mère. Sa vie recommence alors qu'elle n'a que seize ans et se prépare à son bal des finissantes (« le Printemps de

Micheline La France

Vol de vie

Nouvelles



HEXAGONE

Rose »). D'autres nouvelles sont réalistes mais n'en demeurent pas moins étonnantes. Un homme, véritable parasite, s'immerge dans la vie d'une secrétaire à l'édification d'un grand magazine montréalais, et menace sa relation avec son amant (« le Pou »). Un gardien de prison tue le voisin de cellule d'un détenu, devenu depuis vingt ans son ami, à l'annonce de son prochain élargissement. Accusé du meurtre, le prisonnier demande au gardien : « Ce type, là, mon voisin que j'ai tué, qu'est-ce qu'il t'avait fait au juste ? » (« Vies à vies »). Jules Montblanc devient, à son insu, un romancier à succès et se retrouve derrière les barreaux pour meurtre. Il a été victime d'un subterfuge de la part de son meilleur ami (« Nom de plume »). Une femme décide, après trente ans de vie commune avec un mari distrait, de lui jouer un tour. Elle disparaît pour quelque temps, dans l'espoir de se faire désirer. Elle retrouve son mari mort en regagnant le foyer, dépitée : celui-ci n'a jamais songé à partir à sa recherche.

Voilà un recueil de belle qualité qui témoigne du réel talent de Micheline LaFrance, en pleine possession de ses moyens. L'auteur du *Fils d'Ariane* sait organiser une histoire et ménager l'intérêt avec des chutes dignes de la nouvelle. Elle manie avec art l'humour et l'ironie et parvient aisément à conquérir ses lecteurs et lectrices grâce au charme de son écriture, d'une rare intensité. Vivement le prochain !

AURÉLIEN BOIVIN

Carnet sur la fin possible d'un monde

André CARPENTIER
XYZ, Montréal, 1982, 138 p.
(Collection « l'Ère nouvelle »)

Des récits écrits et publiés dans diverses revues, collectifs ou anthologies entre 1982 et 1991 sont ici réunis. Certains ont été davantage remaniés, tous connaissent une présentation différente, ne serait-ce que les deux épigraphes qui précèdent chacune des nouvelles. Un travail de réécriture, de correction et d'édition qui montre tout le sérieux de l'auteur et d'une maison d'édition qui se respecte. Les neuf récits de *Carnet sur la fin possible d'un monde* témoignent d'un souci évident de regrouper les textes selon des affinités de genre et de filiation. Les cinq premiers récits fantastiques sont suivis de quatre récits de science-fiction, lesquels se répondent et se prolongent subtilement au-delà des différents génériques. Fantastique et science-fiction ne cherchent pas ici à s'imposer comme modèles concrets de genres littéraires. Et c'est là tout l'art d'André Carpentier d'utiliser les ressources multiples des formes comme de la langue pour créer un univers aux frontières du connu et de l'inconnu, une sorte de laboratoire de l'écriture qui vise à déjouer les pièges des lieux communs sans jamais sombrer dans le non-sens. Il se moque allègrement des stéréotypes réalistes (« Joseph K... »), « Copie qu'on forme » comme des simulacres religieux ou mystiques (« le Champ du potier », « les Lignées du Grand Chien »). Mais il me semble à son meilleur dans ces visions apocalyptiques d'un monde en perdition tel qu'on le trouve dans ses deux nouvelles les plus longues, « le <Aum> de la ville » et « Carnet sur la fin possible d'un monde », la nouvelle éponyme.

Le lecteur n'a qu'une crainte : que l'écrivain fasse sienne « la Leçon » de son vieux musicien qui a dû renoncer à sa musique pour devenir un maître à penser.

MAURICE ÉMOND

PASSEPORT POUR LA GRAMMAIRE FRANÇAISE

nouveauté



Michel David

Pour la 5^e année du secondaire

- ✓ Cahier d'activités grammaticales et orthographiques
- ✓ Corrigé du cahier

PASSEPORT POUR LA GRAMMAIRE FRANÇAISE, 5^e secondaire, est un tout nouveau cahier d'activités traitant des connaissances grammaticales et orthographiques que l'élève de 5^e année du secondaire doit maîtriser, selon le programme d'études de français du ministère de l'Éducation du Québec.



Guérin, éditeur limitée

4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2
Téléphone: (514) 842-3481
Télécopieur: (514) 842-4923

NOUVEAUTÉS

PÉDAGOGIE

La formation du jugement

Collectif sous la direction de Michael SCHLEIFER
Éditions Logiques, Montréal, 1992, 268 pages.

Les textes de ce collectif ont été présentés dans le cadre d'un colloque qui s'est tenu les 14 et 15 mai 1991 au CIRADE (Centre Interdisciplinaire de Recherche sur l'Apprentissage et le Développement en Éducation) à l'Université du Québec à Montréal. Plus d'une trentaine de chercheurs étaient réunis pour discuter du concept du jugement et de la formation du jugement. Trois chercheurs de réputation internationale ont été invités pour l'occasion : Olivier Reboul, auteur du fameux « Qu'est-ce qu'apprendre ? », Pierre Angers, ex-président de la Commission d'études sur les universités, et Matthew Lipman du Montclair State College. *La formation du jugement* propose aux lecteurs et aux lectri-

ces les communications, les échanges et les réactions des différents intervenants autour des travaux de Reboul, Angers et Lipman. L'ouvrage propose des réflexions théoriques et les résultats de recherches didactiques de pointe. Il aborde aussi le jugement dans ses dimensions pratiques : comment les enseignants et les enseignantes, les parents, les infirmiers et infirmières, les thérapeutes peuvent-ils juger « dans le feu de l'action » ? En plus de définir ce qu'est le jugement et de démontrer qu'on peut l'enseigner dès l'école primaire, les discussions ont permis de clarifier les questions suivantes : quel est le rôle de l'école dans la formation du jugement ? Comment distinguer le jugement du raisonnement ? Quels liens y a-t-il entre nos jugements ordinaires et les jugements moraux, juridiques et esthétiques ?

L'ouvrage se divise en trois parties : dans la première, après la communication de Olivier Reboul, les échanges et les réactions ont porté sur la question « Qu'est-ce que le jugement ? » Dans la seconde, après l'intervention de Matthew Lipman et celle de Pierre Angers, on tente de répondre à la

question « Comment peut-on enseigner le jugement ? » Enfin, dans la dernière partie, on parle du jugement dans l'activité professionnelle.

Le jugement devrait-il devenir une compétence à faire acquérir aux élèves ? Après la lecture de ces textes, on peut répondre par l'affirmative. Quels effets auront l'apprentissage du jugement chez les élèves ? Je vous les laisse découvrir dans cet excellent ouvrage qu'est *La formation du jugement*.

RAYMOND BLAIN

La lecture et l'écriture

collectif sous la direction de Clémence PRÉFONTAINE et Monique LEBRUN, Éditions Logiques, Montréal, 1992, 355 pages.

Les textes présentés dans ce collectif sont issus d'un colloque tenu dans le cadre de l'ACFAS, intitulé *Stratégies d'enseignement et d'apprentissage en lecture/écriture*, en

NOUVEAUTÉ

Lecture guidée

Le récit de fiction

15 textes à découvrir



Ayme
Boccaccio
Carier
Cicero
Croit
Daudet
Dufour
Ferron
Gley
Grimes
Montpassant
Poe
Singer
Tchekhov
Vigneault

la lignée

19.95 \$

UNE NOUVELLE INVITATION
AUX AMATEURS DE BELLE LITTÉRATURE

Pauline BEAUDOIN et Lucie FORGET
vous proposent de redécouvrir le récit de fiction,
de le comprendre
et d'en approfondir les composantes
(personnage, intrigue, narrateur,
temps, espace, thème).

*Un véritable guide pratique de lecture...
Une méthode de compréhension de texte...*

Les Éditions La Lignée

C.P. 389

Belœil (Québec)

J3G 5S9

Tél. et téléc.: (514) 467-6641

NOUVEAUTÉS

LEXICO

mai 1991. Les différents intervenants se sont centrés sur les processus de lecture et d'écriture, deux facettes, nous dit-on, d'une même activité : la compréhension. La lecture y sera vue comme une « composition » de sens et non comme un simple rappel en réponse à des questions. L'écriture pourrait représenter un moyen exceptionnel de compréhension de texte par le recours à la structure et aux connecteurs. Chacun des intervenants propose une nouvelle façon de comprendre les termes « apprentissage » et « enseignement » de la lecture et de l'écriture. La lecture et l'écriture est un ouvrage où l'on découvre que, lorsqu'on lit un texte, on ne fait pas que parcourir des mots placés bout à bout, mais qu'on « compose » un sens avec ceux-ci.

Les interventions ont été regroupées en trois parties. La première porte sur les relations entre la lecture et l'écriture. Dans cette partie extrêmement intéressante, les auteurs nous montrent comment s'articulent les pratiques intégrales, c'est-à-dire des pratiques de lecture/écriture qui se croisent et qui interagissent. On y parle aussi des répercussions « fâcheuses » de certaines interférences lecture/écriture en enseignement et en apprentissage ainsi que de parcours stratégiques en lecture/écriture.

La seconde et la troisième parties traitent respectivement de l'écriture et de la lecture. Depuis plusieurs années, on écrit beaucoup sur les stratégies d'apprentissage en lecture, moins sur les stratégies d'apprentissage en écriture. Les deux dernières parties nous éclairent d'une façon très passionnante sur ces stratégies issues des recherches les plus récentes. Un livre qui démontre que *Lire et Écrire, c'est comprendre*. À ne pas manquer.

RAYMOND BLAIN

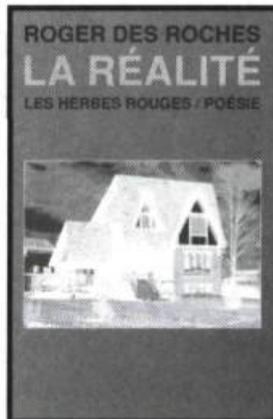
POÉSIE

La réalité

Roger DES ROCHES
Les herbes rouges, Montréal, 1992, 67 p.

On dit souvent que l'on publie beaucoup de poésie au Québec, beaucoup trop même aux dires de certains. Il n'en demeure pas moins que plusieurs titres m'apparaissent plus importants parce qu'ils apportent un nouveau souffle, une nouvelle manière de voir et de percevoir. En publiant *La réalité*, Roger Des Roches s'inscrit dans un mouvement de retour à un lyrisme que l'on pourrait dire minimaliste, mais qui n'a rien à

voir avec le formalisme que nous avons connu durant les années soixante-dix.



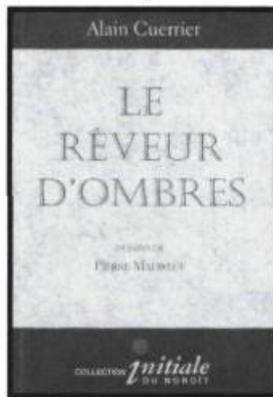
Composition dépouillée, phrase simple : « Je fais la somme des arbres plantés dans la glace ° j'obtiens le fleuve ou j'obtiens la réalité. ° Chaque pas libre de petits personnages labiles ° qui racontent des aventures ° différentes de celles que j'ai vécues » (« XVI »). La poésie de Des Roches est faite de ces scènes quotidiennes qui ouvrent sur une dimension différente de la réalité. Poésie du questionnement qui cherche et interroge cette présence au monde qui rend l'existence si agréable, mais aussi tellement angoissante. Chacun des 57 poèmes redit à sa façon cette affirmation d'être et fait advenir la part d'invisible de la réalité dans ce qu'elle a de plus tangible.

ROGER CHAMBERLAND

Le rêveur d'ombres

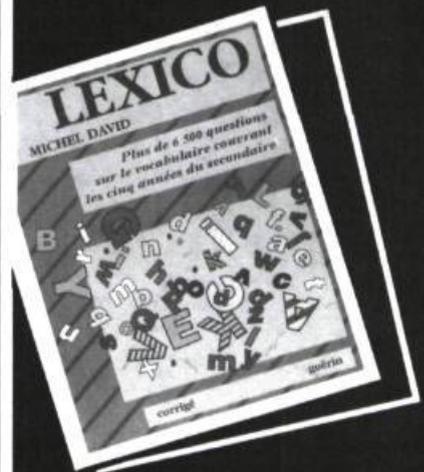
Alain CUERRIER
Éditions du Noroît, Montréal, 1992, 69 p.

Depuis quelques années, plusieurs poètes québécois intègrent une dimension philosophique à leurs œuvres. Nous n'avons qu'à penser aux plus récentes parutions de José Acquelin, Pierre Ouellet ou Jacques Brault pour s'apercevoir d'un retour à cette tendance. Le premier recueil



d'Alain Cuerrier, *Le Rêveur d'ombres*, paru cet automne aux Éditions du Noroît, poursuit ce courant sous le signe du doute et de l'interrogation. Le poème, composé de vers

Michel David



LEXICO

Plus de 6 500 questions
sur le vocabulaire
pour les
5 années du secondaire
et 165 activités

- Chapitre 1: la formation des mots
- Chapitre 2: la précision des mots
- Chapitre 3: le sens d'expressions courantes
- Chapitre 4: les nuances du mot
- Chapitre 5: les sens du mot
- Chapitre 6: des mots incorrects
- Chapitre 7: de quel mot s'agit-il?

- CAHIER D'ACTIVITÉS
ISBN 2-7601-2392-8 (309 p.)
- CORRIGÉ
ISBN 2-7601-2405-3 (80 p.)



Guérin, éditeur limitée
4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2
Tél.: (514) 842-3481
Télec.: (514) 842-4923

NOUVEAUTÉS

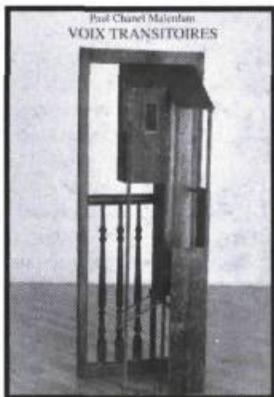
courts, dicte une manière de percevoir le monde : « S'asseoir au centre des choses », « Tu te tiens ° sous l'haleine du froid ° sous l'abri de la négation ». L'auteur propose d'envisager le réel, à travers une remise en question du langage même : « Tout s'évade de ce que l'on dit ». Cette démarche possède comme point d'appui l'ébranlement amoureux, tel que véhiculé par les citations de départ de Georges Perros et Guiseppa Ungaretti. L'intérêt de cette œuvre initiale réside dans les agencements inattendus, comme dans ce texte : « Nous descendons le chemin cafouilleur. ° Là règne la lampe habile du rêve ». En privilégiant un travail d'épuration, cette poésie évoque parfois le lyrisme de René Char ou de Gilles Cyr. Par contre, certaines images, comme « le cinéma du mot » et « l'aquarium du jour », laissent un goût amer une fois la lecture terminée. Outre quelques maladresses, ces textes réussissent à surprendre en questionnant les limites du regard et de la parole.

DAVID CANTIN

Voix transitoires

Paul Chanel MALENFANT
Montréal/Belgique, *Le Noroît/L'arbre à paroles*, 1992, 89 p.

Avec *Voix transitoires*, recueil d'une rare beauté, Paul Chanel Malenfant prouve que l'on peut construire une œuvre poétique — forte de nombreux recueils — en évitant les répétitions et le piétinement. Comme l'indique le titre, il s'agit ici d'appréhender le réel dans ce qu'il a de fugitif,



de transitoire mais aussi de trouver « L'heu-

re juste de la voix ». Coïncé entre le passé et l'avenir, le présent n'est qu'un passage, qu'un tremplin permettant d'aller plus loin. Et c'est là qu'apparaît toute l'importance de la marche qui, paradoxalement, permet à l'homme de se sentir vivant, mais le dirige cependant vers la mort, vers le silence : « tu avances parmi les arbres et les kiosques ° vers l'instant de ta mort ° où toutes ces choses seront ° une fois pour toutes déjà dites ».

À mi-chemin entre la confiance et le constat, chaque poème est une musique, à la fois douce et puissante, triste mais non pas désespérée. Car si le poète dit la précarité du réel, la nostalgie de l'enfance et de Dieu, si la guerre est évoquée, ça et là, par le nom d'un lieu (Viêt-nam, Hiroshima) ou l'image d'un désastre, toujours, au plus noir de la vie, il y a la « tendresse du lieu provisoire ». Soudain « le poème vient de toutes parts », « le mot lilas porte l'odeur du mauve » et « la phrase rétablit l'ordre du monde ». Le recueil *Voix transitoires* décrit d'une façon telle la nostalgie et la magie

DEUX NOUVEAUTÉS



— *Littérature?*
— *Lis tes ratures, répond J. Dard*
— *Calembour homophonique in absentia*,
ajoute Richard Arcand,
qui vous propose *en complément* au manuel déjà paru

FIGURES ET JEUX DE MOTS

un cahier d'exercices et un corrigé, pour

- identifier les figures du discours,
- les reconnaître,
- les apprécier.

Éditions La Lignée
C.P. 389
Beloeil (Québec)
J3G 5S9

Tél. et téléc.: (514) 467-6641

NOUVEAUTÉS ORTHO-FICHES

d'un univers fragile mais unique qu'on ne se lasse pas de le relire.

HÉLÈNE MARCOTTE

Le jour n'a d'égal que la nuit

Anne HÉBERT
Boréal/Seuil, Montréal, 1992, 74 p.

D'une certaine manière, on se doit de saluer la parution des poèmes d'Anne Hébert, d'autant plus qu'ils paraissent après 32 ans de silence en poésie. Au total 50 poèmes divisés en deux sections simplement intitulées « Poèmes anciens 1961-1980 » et « Poèmes nouveaux

1987-1989 », comptant respectivement 26 et 24 textes. Les poèmes anciens, particulièrement les huit premiers, nous permettent de renouer avec l'écriture des *Songes en équilibre* : même force de l'image, même grandiloquence, même conscience de l'existence qui s'ordonne dans l'événement du jour : « Pain, vin, fruits, amour, terre, saisis aux douanes étrangères, « Tous debout, les bras contre le corps, en flagrant délit d'attention » Et la tendresse du jour autour de nous comme une eau bleue. » (« Et le jour fut »).

Les autres poèmes n'ont malheureusement pas tous la même envergure et ont à souffrir d'être jetés un peu pêle-mêle sans qu'il n'y ait eu un certain resserrement thématique. Ainsi se retrouvent des textes portant sur « Le chant des cloches », « L'aide-ménagère », « La baigneuse », « Les saules » ou « Les âmes mortes », autant de thèmes traités d'un strict point de vue descriptif qui n'apportent rien de neuf à une œuvre poétique qui se suffisait déjà amplement. Ça et là, parmi ces poèmes, une image, une expression nous retiennent et nous poussent à chercher plus loin. Et pourtant on attendait beaucoup plus de celle qui est au cœur de la modernité poétique québécoise.

ROGER CHAMBERLAND

Itinéraires d'un enchantement

Maurice CADET
Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1992, 85 p.

Depuis 1988, le retour de l'automne ne s'accompagne plus uniquement de l'arrivée des Beaujolais et autres *vino novelli* mais également de celle du désormais traditionnel Cadet nouveau. Cette introduction en forme de boutade n'est pas aussi gratuite qu'elle pourrait le paraître de prime abord ;

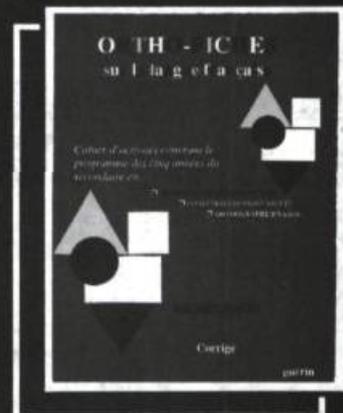
la poésie de l'haïtieno-québécois Maurice Cadet, effervescente et aérienne, est si prompte à monter à la tête du lecteur que ce quatrième recueil aurait bien pu s'intituler « Itinéraires d'un enivrement ».

Regroupés en neuf parties d'inégale longueur, les textes s'inscrivent dans la suite logique de la démarche créatrice dont témoignait *Haute dissidence* (1991). Si le poète a quelque peu mis en veilleuse l'après et le côté « pamphlétaire » de son précédent recueil, c'est pour mieux se concentrer dans celui-ci sur l'érotisme et les qualités sensuelles de son écriture. Loin du minimaliste et de tout autre formalisme académique, Cadet traque l'extase « dans la béatitude froide des gouffres infinis ° dans le mouvement ondulatoire ° des choses et des mots » (p. 35). Son vocabulaire, riche sans être précieux, élégant sans le moindre maniérisme, s'approprie toutes les magies de la langue française, « les inconvenances du verbe » pour célébrer la beauté de la femme et l'exaltation des sens.

Animée par le dynamisme et la rythmique des tam-tams de la lointaine terre natale, cette écriture du toucher et du désir est traversée par l'image récurrente de l'oiseau en vol au-delà du monde et de la vie. Ce leitmotiv est associé à une jouissance physique qui tend vers le mysticisme : « je plane dans la somnolence du bleu acidulé ° en totale pâmoison » (p. 62) ; « je plane au dessus des entrelacs humains ° dans la croisée perverse des chairs en fusion » (p. 67).

ORTHO-FICHES sur la langue française

Michel David



Cahier d'activités s'adressant aux étudiantes et aux étudiants des 5 années du secondaire

- ✓ ORTHOGRAPHE GRAMMATICALE
- ✓ CONFUSIONS HOMONYMIQUES
- ✓ ORTHOGRAPHE D'USAGE

Ce nouveau cahier d'activités s'adresse à tous les élèves du secondaire qui cherchent à maîtriser les connaissances orthographiques inscrites au programme des cinq années du secondaire. L'utilisateur se rendra rapidement compte que ORTHO-FICHES est original à plus d'un titre. En offrant à l'élève 74 fiches sur l'orthographe grammaticale, 28 fiches sur les confusions homonymiques, 41 fiches sur l'orthographe d'usage ainsi que tous les corrigés, cet ouvrage lui permet de couvrir toutes les notions dont il a besoin pour arriver à des productions écrites d'une grande qualité orthographique. Enfin, l'un des avantages de ce cahier — et non le moindre — est de fournir à l'élève un outil de qualité tout au long de son secondaire. À tout moment, il aura la possibilité de réviser des connaissances acquises antérieurement ou d'apprendre de nouvelles notions orthographiques au programme des années suivantes.

- Cahier d'activités
ISBN 2-7601-2346-4 (346 p.)
- Corrigé
ISBN 2-7601-2386-1 (90 p.)



Guérin, éditeur limitée
4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2
Tél.: (514) 842-3481
Télé.: (514) 842-4923

NOUVEAUTÉS

Plus particulièrement, les fréquentes apparitions d'un colibri (qui, dans l'imaginaire populaire haïtien, constitue l'ingrédient principal d'un philtre d'amour irrésistible) réaffirment le caractère enchanteur, voire incantatoire de la poésie de Cadet.

STANLEY PÉAN

RÉCIT

Puis-je dans le réel m'évader ?

Denise LA FRENÏÈRE
VLB éditeur, Montréal, 1992, 95[2] p.

De la tatoueuse, personnage principal du récit de Denise La Frenière, Rimbaud aurait



peut-être dit : « Tu me fais l'effet d'une beauté qu'on a trouvée amère et qu'on a injuriée ».

Histoire de silence, de solitude et de fantasmes prêts à bondir du corps, que celle de cette femme dont le travail

consiste à marquer à jamais la peau des hommes sans pouvoir y pénétrer vraiment. Solitude qui mène à l'introspection, au narcissisme, afin de découvrir en soi, dans un coin perdu ou oublié, quelque chose à offrir. Quête du moi sans laquelle devient impossible la quête de l'autre, de l'amour.

À la fois sensuels, poétiques et métaphoriques, les mots de La Frenière collent bien à la peau de cette femme marquée de chair dont les désirs cherchent à démystifier l'incertitude : « Arrête une image, une date, un prénom dans un temps insaisissable, c'est emporter avec soi une tranche de vie impossible à retenir autrement que par l'illusion du tatouage » (p. 34).

Mais cette soif de certitude, évoquée par de lancinantes et nombreuses interrogations qui alourdissent parfois le texte, ne sera jamais épanchée. La quête est sans fin. Mais l'espoir demeure, car il y a toujours quelque chose plus loin qui nous attend, car « cette vie n'est pas la seule ».

LOUIS-JEAN THIBAUT

REVUE

Enseigner le vocabulaire

Enjeux, n° 26, juin 1992

Le vocabulaire apparaît encore aujourd'hui comme une composante linguistique difficile à enseigner. À part quelques exercices traditionnels que plusieurs remettent en cause, on ne dispose pas en langue maternelle d'une didactique du lexique très avancée. Le dernier numéro de la revue *Enjeux* explore quelques pistes susceptibles d'enrichir la réflexion et la pratique pédagogique en ce domaine.

Le premier article relate une enquête menée par Michel Francard auprès d'élèves belges de la fin du secondaire ; l'étude indique que les élèves évaluent très négativement leur compétence lexicale et déplorent que l'école ne les aide pas vraiment à lever cet handicap. Dans le deuxième article, Jacqueline Picoche explore une conception générale de l'étude du vocabulaire en classe ; elle se prononce en faveur d'un enseignement systématique qui prend appui sur les mots usuels et qui, pour l'étude des significations, donne la priorité aux faits de culture et d'expérience plutôt qu'aux définitions logiques. Bertrand Lipp montre ensuite l'utilité des dictionnaires en tant qu'outils de réflexion sur le lexique et illustre des critères pouvant guider le choix des ouvrages au fil de la scolarité primaire et secondaire. Le quatrième article dû à Jacques Patris et Nicole Vansnick établit une typologie des erreurs lexicales comportant trois grandes catégories selon que l'erreur affecte un mot, une combinaison de mots ou la construction syntaxique d'un terme. Claude Lebrun présente un test de vocabulaire qu'il a mis au point pour mesurer la maîtrise par les élèves de lycée de termes abstraits qu'on rencontre couramment dans les études supérieures ; les résultats obtenus révèlent un flou notionnel et un déficit lexical chez un bon nombre d'élèves français. Laissant les chiffres et les considérations techniques, André Bouyer propose une exploration ludique du vocabulaire par la création de mots-valises ; cependant maints exemples qu'il fournit sont d'une subtilité qui dépasserait les élèves du secondaire. Enfin, Luc Collès montre comment on peut aborder en langue seconde (mais ses suggestions peuvent s'appliquer facilement à la langue maternelle) les expressions figurées, les proverbes et les dictons.

En somme, un recueil d'articles intéressants qui vient à point en cette période où l'on s'interroge de plus en plus au Québec sur le traitement de la syntaxe et du vocabulaire dans l'enseignement du français.

CLAUDE SIMARD

ROMANS

Ces enfants d'ailleurs

Tome I. *Même les oiseaux se sont tus*
Arlette COUSTURE
Libre expression, Montréal, 1992, 599 p.

Arlette Cousture fait à nouveau la preuve qu'à côté d'une littérature plus savante, des-



tinée aux intellectuels, il y a place au Québec pour une écriture de fiction populaire qui vise le plus large public possible. Son dernier roman, *Ces enfants d'ailleurs*, réanime un des grands mythes dont se nourrissent

les *best-sellers*, celui des tribulations de ces étrangers que des conditions adverses dans leur patrie d'origine conduisent à immigrer en Amérique s'y refaire une nouvelle vie. On pensera ici aux *Jordache*, à *Au nom de tous les miens*, à *L'espace d'une vie*, ou plus près de nous à Alice Parizeau et à la part « polonaise » de son œuvre. Les immigrants de *Ces enfants d'ailleurs* sont du reste eux-mêmes polonais d'extraction.

Arlette Cousture ne vient pas à ce grand thème par quelque calcul astucieux, mais tout naturellement parce que, fille d'un employé de divers services d'immigration au pays, la nécessité s'en est imposée à elle. Et on verra que le souffle qui la portait dans la grande aventure des *Filles de Caleb* ne s'est pas épuisé pour cette nouvelle œuvre. Les quelque six cents pages proposées ici n'offrent qu'une première partie manifestement inachevée d'un long récit qui donnera une perspective complète sur l'immigration de la famille Pawulsky au Canada ou plutôt de

NOUVEAUTÉS

Collection AU COEUR DU VERBE

ceux des membres de cette famille à qui le destin en donnera la chance.

Arlette Cousture a le don de mener un récit, de faire vivre des personnages, de leur créer des embûches et de les contraindre à combattre ; elle sait voir large et remonter avant dans l'histoire. Nous le savions depuis *Les filles de Caleb* ; dans ce nouveau roman, elle manifeste qu'elle ne craint pas le dépaysement des pays éloignés et des grands bouleversements de l'histoire. Sans résumer la trame du récit, je peux vous dire que vous connaîtrez la Cracovie durant la Dernière Guerre mondiale, la migration des réfugiés fuyant le désastre, les camps où ils attendent une reprise normale de leur existence, le voyage de découverte dans un pays inconnu, la générosité, mais aussi le racisme de la société d'accueil, enfin l'intégration, la réussite matérielle et la fondation de nouvelles familles. Ce sont là des thèmes canoniques qu'Arlette Cousture fait siens dans un récit où sa passion personnelle investit des personnages, Jerzy, Élizabeth et Jan qui s'imposent autant qu'Émilie et Blanche des *Filles de Caleb*.

Le style n'a pas changé : efficacité, économie de moyens et subordination au développement de l'intrigue. Arlette Cousture reste une auteure pour qui compte avant tout la vie des acteurs d'une aventure. Les raffinements étudiés de l'écriture n'existent pas pour elle. Qui l'en blâmera ? Sans doute les amateurs de littérature savante, mais pas son public beaucoup plus large qu'elle comble sans chichi. Et s'il fallait justifier l'opportunité de pareille lecture, les thèmes de la place à faire à l'immigrant dans notre pays, de l'entraide sociale couplés à celui de la réussite économique de personnes de moyens modestes pourraient retenir l'attention. Mais ses lecteurs ne lisent pas Arlette Cousture pour des raisons de ce genre. Ils la lisent parce qu'elle les séduit et les emporte ; ils la lisent parce qu'ils l'aiment.

DENIS SAINT-JACQUES

Yann Andrea Steiner

Marguerite DURAS
P.O.L., Paris, 1992, 138 p.

En publiant *Yann Andrea Steiner*, Marguerite Duras s'installe, une fois de plus, dans ces territoires instables de l'écriture, où réalité et fiction, vie et œuvre se trouvent inextricablement mêlées. Yann Andrea est, en effet, le nom du jeune compagnon de l'é-

crivaine, Steiner (ou Stein), le nom générique de plusieurs de ses personnages, de *Loi V. Stein* (1964), au *Stein de Détruire, dit-elle* (1969) et aux trois *Aurélia Steiner* (1979).

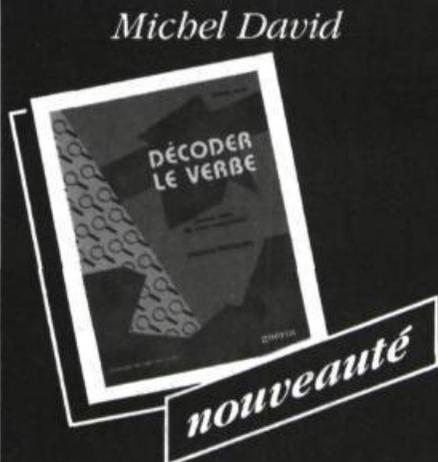
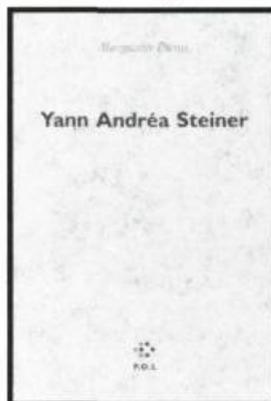
En devenant titre, le nom propre, matériau textuel, est remotivé. Yann, prénom breton masculin, associé à Andrea, ordinairement prénom féminin, dénonce l'ambiguïté sexuelle. Steiner, surajouté à ce nom, change Yann Andrea en personnage littéraire. Déjà introduit obliquement acteur des films *Agatha* et *l'Homme Atlantique*, et auteur d'un livre très durassien sur *Duras, M. D.*, il entre dans la communauté des amants éternisés, changés, en somme, pierre par l'écriture, en compagnie du chinois anonyme.

Ce nom, Steiner, l'inscrit aussi dans une grande obsession durassienne, résumable par cette formule de Mai 68, reprise à son compte : « Nous sommes tous des juifs allemands ». Le dialogue amoureux de Yann et de Marguerite tourne autour de l'histoire « foudroyante », mais incertaine, d'une déportée des camps nazis, Théodora Kats, déjà rapidement évoquée à la fin de *Outside* (1981).

L'écrivaine persiste donc dans une écriture transgressive, confondant la mémoire des pires barbarismes modernes avec l'éblouissement individuel d'un amour sensuel : *Hiroshima, mon amour*.

En faisant de son livre inclassable une nouvelle « confession impudique », elle poursuit l'entreprise de *l'Amant*, reprise dans *l'Amant de la Chine du Nord*. Elle franchit pourtant une autre limite dans l'impudeur, en passant des amours exotiques, scandaleuses en leur temps, d'une très jeune fille, aux amours actuelles et encore choquantes de la très vieille dame qu'elle est devenue avec un jeune homosexuel. Ce

livre émouvant témoigne d'une exceptionnelle jeunesse : la pièce *Marguerite et le Président*, jouée à Paris en décembre 1992, qui met en scène ses entretiens avec François Mitterrand,



• DÉCOUVRIR LE VERBE

Pour le premier cycle du cours secondaire

DÉCOUVRIR LE VERBE propose simplement d'investir un peu de temps dans l'exploration d'une voie située à mi-chemin entre le dogmatisme (la théorie grammaticale) et le pragmatisme (les exercices avant tout) pour combler cette lacune dans la formation de l'élève. Tout en observant scrupuleusement le programme d'étude du français du ministère de l'Éducation pour le premier cycle du cours secondaire, l'auteur du présent cahier désire donner à l'élève la base théorique qui semble lui faire défaut et les pratiques qui devraient enfin le conduire à une maîtrise acceptable du verbe dans ses productions écrites.

- CAHIER
- CORRIGÉ

• DÉCODER LE VERBE

Pour le second cycle du cours secondaire

DÉCODER LE VERBE est un cahier d'activités exclusivement consacré à l'apprentissage du verbe et il s'adresse d'abord aux élèves du second cycle du cours secondaire. Il offre à ces derniers près de 120 activités et trente tests portant sur toutes les notions que le ministère de l'Éducation du Québec suggère d'aborder dans les classes de 3^e, 4^e et 5^e secondaire.

- CAHIER
- CORRIGÉ
- LES CLÉS VERBE

Pour le second cycle du cours primaire



Guérin, éditeur limitée

4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2
Tél.: (514) 842-3481
Téléco.: (514) 842-4923

NOUVEAUTÉS

figure l'écrivaine sous les traits d'une fillette de treize ans.

L'écriture courante, inaugurée dans *L'Amant*, perdure : dialogue, style parlé, syntaxe négligée, lexique appauvri et rythme recherché. Cependant, le mélange réussit moins bien. La répétition des mêmes éléments tend à se muer en ressassement. Duras semble un peu se parodier elle-même. Et c'est dommage pour une œuvre si fondamentale et que nous avons tant aimée.

MADELINE BORGOMANO

Nouvelles du paradis

David LODGE
Rivages, Paris, 1992, 324 p.

La faune des voyageurs en partance de Londres pour Hawaï, des greluches peinturlurées en fluo au théologien un peu raté traînant littéralement son vieux paternel demandé expressément auprès de sa sœur à l'article de la mort, cette peinture d'une galerie de personnages quasi clownesques par leur originalité, voire leurs bizarreries, forme la toile de fond des *Nouvelles du paradis*.

On retrouve d'abord toute l'équipée rocambolesque d'un groupe d'Anglais ayant payé une somme faramineuse pour goûter à l'exotisme des îles, aussi et surtout Bernard Walsh, neveu d'une certaine tante Ursula mourante, qui doit entreprendre ce long voyage plus par obligation familiale que par amour du soleil. Un événement imprévu, une fois rendu à destination, provoque une kyrielle de rebondissements les uns plus surprenants que les autres. La deuxième partie, intimiste à souhait, ressemble à une sorte de journal intime, ou plutôt à une confession par laquelle le lecteur suit les méandres de la vie d'un « théologien » — ma foi, athée ! —, et les complications engendrées par la visite quotidienne des hôpitaux. L'amour fait aussi son nid dans le cœur du célibataire mal dans sa peau grâce à une rencontre, au départ catastrophique, qui se transformera en une idylle où on décrit avec finesse le « dépuclage » par une main experte de l'homme frisant la quarantaine.

Les inconditionnels de *Un tout petit monde* retrouveront ici les teintes multiples de l'humour où rien n'échappe à l'écrivain fortement documenté, perspicace à souhait et profondément spirituel dans ses réparties. Les travers de la société moderne alimentent l'imagination du romancier qui sait créer

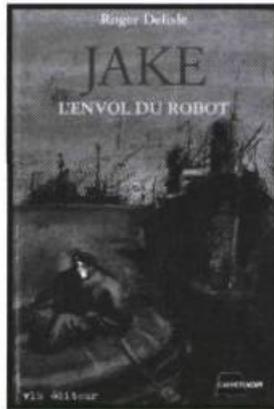
des situations caractéristiques décrites avec une plume alerte et une façon étonnante.

YVON BELLEMARE

Jake. L'envol du robot

Roger DELISLE
VLB éditeur, Montréal, 1992, 258 p.

Dans son deuxième thriller, *Jake. L'envol du robot*, Roger Delisle fait à nouveau appel à



Jake Kordic, celui-là même qui, dans *le Mercenaire de LG-2*, avait faussé compagnie à ses amis de la CIA, après avoir refusé de faire sauter la centrale hydroélectrique qui menace l'hégémonie des puissants syndicats américains. Il doit donc payer pour son indiscipline : le colonel Francis Payne a mis sa tête à prix et a engagé une criminelle notoire qui, à la suite d'un séjour de trois ans avec les terroristes d'Abou Nidal, a trempé dans nombre d'attentats tous plus sadiques les uns que les autres. Zachry-Olivia-Kimberley de la Rochelle, Zok pour les intimes, est plus que dangereuse, elle est diabolique. Elle ne néglige rien pour se mettre à la recherche du célèbre Québécois Kordic, qui se laisse facilement piéger à Paris d'abord, puis à Nice, avec l'étoile montante du cinéma Jennifer Arnoux, la femme de son frère, le non moins célèbre pianiste de concert. Mais la ruse du Québécois est directement proportionnelle à la patience de la mercenaire terroriste. L'agent secret de la CIA entraîne sa poursuivante de Paris, à Nice, puis à Gênes et jusque dans les îles de Sorel où se conclut le drame que je me garde bien de dévoiler, laissant aux lecteurs et lectrices le soin de découvrir cette fin digne des meilleurs thrillers.

Jake. L'envol du robot, publié dans la collection « Cahier noir », a toutes les qualités et ... tous les défauts du thriller. Des premières, il faut souligner la facilité avec laquelle l'auteur réussit à unifier les éléments

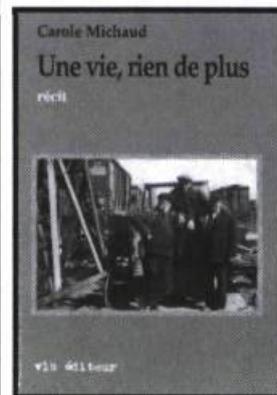
essentiels aux œuvres du genre. Une imagination débordante garantit l'intérêt du lecteur qui ne s'ennuie jamais. Des seconds, il faut déplorer quelques invraisemblances, qui font sourire, et la part (trop) grande laissée au hasard. Le roman est bien écrit, dans une langue soutenue, soignée. Aurait-on enfin découvert en Jake Kordic le véritable « as des espions québécois » ?

AURÉLIEN BOIVIN

Une vie, rien de plus

Carole MICHAUD
VLB éditeur, Montréal, 1992, 165 p.

« ... l'histoire trahit toujours les pauvres en leur donnant l'impression que leurs pères



n'ont jamais rien fait pour eux. » Un livre né du désir impérieux de dire. Dire la haine et l'amour qu'un père a inspirés à sa fille intuitive, trop sensible. Un livre qui raconte l'histoire d'un peuple, d'une famille québécoise sur plusieurs générations ; *Une vie, rien de plus*.

Carole Michaud n'a pas peur des mots les plus crus. Elle dénuce la réalité, en dévoile toute la cruauté et l'injustice. Des moments d'une dureté insupportable, d'autres d'une émouvante tendresse. Elle ne passe rien sous silence et sa formation de consultante en sexologie transparait dans l'analyse qu'elle fait de sa propre évolution et de celle de sa famille. Sans pudeur, elle décrit l'éveil de sa sexualité et ses premières expériences érotiques. Pour ce faire, elle emploie des termes précis, presque techniques, dans un seul souci de vérité. Sans complaisance scatologique, elle manie l'ironie avec art qui se traduit par des jeux de mots, des associations d'idées et d'images cocasses, frappantes, allant de la tante « Janette sexe à pile » au « tire sur la bobillette et la Bobinette chiera ».

Obsédée par la fuite du temps et par la précarité des choses, Carole Michaud inspire au lecteur des émotions intenses entre-

G

L'outil de consultation déjà adopté dans plusieurs institutions scolaires

GRAMMAIRE DU FRANÇAIS ACTUEL

POUR LES NIVEAUX COLLÉGIAL ET UNIVERSITAIRE

un manuel conçu par des auteurs d'ici

Michel Théorêt
André Mareuil
Sonia Morin

professeurs à l'Université de Sherbrooke

avec la collaboration de

Michel Bélanger

professeur au cégep de Trois-Rivières

558 PAGES

Le complément pratique:

CAHIER D'EXERCICES

À UTILISER DE FAÇON
AUTONOME
OU
AVEC LE MANUEL!

Une démarche méthodique:
3500 questions et exercices,
avec corrigé détaillé
et réponses commentées.

328 PAGES

dont 150 pour le corrigé

- ◆ Une grammaire de consultation aisée
- ◆ Une démarche inductive, qui va de l'exemple à la conclusion grammaticale, puis à la règle, et qui incite à réfléchir sur la langue
- ◆ Des exemples accessibles et d'un réel intérêt humain
- ◆ Un ouvrage de lecture agréable
- ◆ Une terminologie grammaticale simple

CEC
COLLÉGIAL ET
UNIVERSITAIRE

CENTRE ÉDUCATIF ET CULTUREL INC.

8101, boul. Métropolitain Est, Anjou, Qc, Canada. H1J 1J9
Téléphone: (514) 351-6010 Télécopie: (514) 351-3534

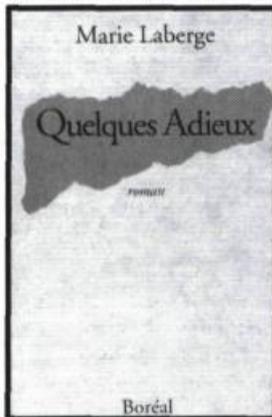
coupées de rires. Elle lui jette au visage la vie telle que vécue par la classe ouvrière, n'en omettant aucune facette, si peu flatteuse soit-elle. La fin du livre est saisissante de révolte, socialiste, rêveuse : « Qui sauvera de la solitude le prolétaire instruit ? Qui saura adapter ses futurs enfants à autre chose qu'à la marginalité ? ... Quand cesserons-nous de marcher à genoux sous prétexte que la mort est plus lente à venir lorsqu'on se traîne ? ... Je l'aime, mon père, toi le plus vivant d'entre les morts ».

ANNE GUILBAULT

Quelques adieux

Marie LABERGE
Éditions du Boréal, Montréal, 1992,
396(2) p.

Avec *Quelques adieux*, Marie Laberge confronte le lecteur aux deux façades de l'a-



mour. Par le biais de ses personnages, elle nous fait vibrer aux passions les plus chaudes et découvrir brutalement les revers de l'amour effréné. Le roman s'ouvre d'ailleurs sur le thème de l'infidélité et nous permet

d'entrée de jeu de pénétrer dans l'intimité de François Bélanger, un brillant professeur de littérature de l'Université Laval, qui « n'avait jamais été infidèle » mais qui était « maintenant torturé par cette nouveauté qu'était le désir extra-conjugal » (p. 13). Marié à Élisabeth depuis plusieurs années, François a toujours été amoureux de sa femme et a trouvé chez elle le réconfort et la chaleur dont il avait besoin. Mais voilà qu'au début d'une session, il est complètement troublé à la vue d'une nouvelle étudiante inscrite à l'un de ses cours. Bouleversé, terrorisé même, il ne comprend pas pourquoi Anne Morissette occupe constamment ses pensées. François ne connaît même pas cette fille, en apparence semblable aux autres, mais il éprouve le désir sauvage de l'apprivoiser, de la protéger et inconsciemment de l'aimer. Ce désir sincère lui

NOUVEAUTÉS

fait découvrir un côté de lui-même qu'il ignorait totalement avant cette rencontre. Du même coup, cette situation permet aux deux personnages de connaître l'enivrement de l'amour, la chaleur des corps qui luttent énergiquement pour atteindre un équilibre presque parfait. Mais, de ressentir une telle passion pour Anne n'empêche pas François d'aimer loyalement sa femme. À ses yeux, l'amour d'Élisabeth et celui d'Anne sont pour ainsi dire complémentaires et essentiels à part égale pour l'homme qu'il est devenu...

En faisant de son lecteur dès le point de départ un complice, un confident, Marie Laberge parvient, dans ce deuxième roman, à lui faire partager les mêmes émotions que vivent ses personnages. En effet, comme François, Anne, Élisabeth, le lecteur connaît la brûlure de l'amour, se sent déchiré par le mensonge, anéanti devant l'obscurité. S'il en est ainsi, c'est que le récit, bouleversant, tragique même, et l'intrigue incontestablement bien menée, tiennent le lecteur en haleine.

MARIE-JOSÉE BLAIS

La promise du lac

Philippe PORÉE-KURRER
Éditions JCL, Chicoutimi, 1992, 512 p.

Maria Chapdelaine n'est plus, depuis longtemps déjà, un roman : c'est un mythe, à la fois populaire et littéraire. L'année 1992 nous aura donné deux romans qui font revivre, de manière fort différente, l'héroïne de Louis Hémon : après celui de Gabrielle Gourdeau (prix Robert-Cliche) qui présente, bien ancrée dans les années soixante-dix, une Maria surprenante et, pour certains, dérangeante, Philippe Porée-Kurrer reprend l'histoire là où Hémon l'avait laissée. Pour quiconque connaît le roman (ou simplement l'histoire de Maria), la question ne se pose pas : elle épousera Eutrope Gagnon. C'est aussi ce que laisse croire le début de *La promise du lac*, mais cette question, centrale dans le roman, ne sera pas réglée aussi simplement.

La Maria de Porée-Kurrer est une sainte, d'une naïveté parfois incroyable et dont la foi, parfois remise en question, est toujours triomphante. Elle sera confrontée à divers drames, connaîtra la ville (Chicoutimi), ce qui ne fera que concrétiser ce qu'elle savait déjà d'instinct : il faut cultiver son jardin. On trouvera dans ce roman des clins d'œil

amusants, comme ce personnage français (un certain LeBreton !) projetant d'écrire un livre sur la région du Lac-Saint-Jean, et dont le manuscrit échouera entre les mains de son personnage principal ! Ou encore, cette course opposant Maria à Alexis le trotteur !

Il s'agit d'une suite plausible, reprenant et réglant au mieux la question du mariage de Maria. L'auteur tente de faire, avec le roman, le portrait d'une femme hors du commun, en même temps que la description d'une région et d'une époque dans ses grands thèmes (la religion, l'étranger, la ville, la terre, etc...) L'intérêt premier de ce livre est donc la satisfaction d'une curiosité légitime sur ce qui arrive à Maria. Mais il y manque ce qui a sans doute assuré la pérennité de l'œuvre de Hémon : un enjeu.

GILLES PERRON

Le goût des jeunes filles

Dany LAFERRIÈRE
VLB éditeur, Montréal, 1992, 207 p.

Les réminiscences d'une époque oubliée convoquent souvent l'esprit à une quête du souvenir ; remonte alors à la bouche le



Goût des jeunes filles, sucré et pulpeux. La poésie de Magloire Saint-Aude, le téléphone d'une amie perdue, les éléments se mettent en branle afin que Dany

quitte les boulevards assourdissants de Miami pour replonger dans son Port-au-Prince natal, vingt ans plus tôt. Sous le soleil éternel de trois heures, il côtoie la vie sans trop s'y frotter, se contentant d'un regard timide. Élevé par sa mère et ses tantes acariâtres, l'adolescent se construit un univers partagé entre la délinquance de son ami Gégé et la contemplation des courbes féminines. C'est perché du haut de son gynécée qu'il scrute d'un œil voyeur celui d'en face, où s'établit un véritable harem.

Ses bourdes le poussent à chercher refuge chez ses voisins ; il lui faut sauver sa

peau, fuir les tontons macoutes. En franchissant la barrière de sa fenêtre, Dany s'installe au cœur d'une armée féminine, dominatrice de l'homme-objet. Témoin de la férocité de ces Amazones, il apprend à connaître la femme au-delà de son déhanchement gracieux et de son corsage mystérieux. Barricadé derrière un recueil de Magloire Saint-Aude, il épie ce défilé surprenant, apprivoisant une sexualité suffocante. La chaleur torride aiguise les nerfs de ces jeunes femmes, qui se blessent les unes sur les autres ; comme des bêtes féroces, elles tendent toutes de sauvegarder leur espace intime, leurs amours, leur mesquinerie.

La langue crue et le manque total d'inhibition des femmes fraîches peignent à l'adolescent des mirages d'oasis. L'atmosphère humide qui s'exhale des conversations accroît son goût des jeunes filles, faisant de même pour le lecteur empli d'exotisme. La langue parfois trop télégraphique nous éveille par moment d'un rêve ensoleillé, mais l'effet demeure rafraîchissant malgré la chaleur écrasante.

ERICK FALARDEAU

L'auberge espagnole

Jean-François BONIN
Les Éditions Balzac, Candiac, 1992, 132 p.

Auberge espagnole : « Lieu où on emporte tout ce qu'on souhaite trouver ». Dans ce quatrième livre, Jean-François Bonin donne la parole à un petit garçon âgé de onze ans, solitaire et philosophe, poussé vers l'écriture par une mère ambitieuse qui voit en lui le génie d'un grand poète. Ce journal intime révèle les pensées, les opinions d'un enfant-écrivain qui porte sur son univers un regard lucide et sensible. Éprouvant son premier chagrin d'amour et après avoir observé attentivement le désabusement des adultes qui l'entourent, Romain en vient à craindre la folie. Il termine son journal sur une note amère et profonde : « ... par dépit, colère, refoulement intérieur, ou par honte ; j'ai peur de ne plus jamais être capable d'aimer ma mère, ni personne d'autre, par osmose ».

Quel défi de taille que de donner la parole à un enfant de onze ans ! Comment rendre crédibles les pensées d'un si jeune écrivain ? Bien sûr, Jean-François Bonin crée son personnage en le dotant d'un esprit de surdoué. Il reste qu'il est parfois difficile pour le lecteur d'accepter la maturité du

NOUVEAUTÉS

jeune Romain, de même que la qualité de sa plume. Les passages décrivant son premier amour sont tendres, vrais ; ils auraient mérité une plus grande importance dans le récit. Les extraits de lettres envoyés aux journaux par la mère et l'oncle de Romain deviennent parfois lassants. Malgré ces quelques lacunes, la perception de la vie d'un jeune garçon des années 1990, élevé par des parents divorcés et à l'aube des bouleversements de l'adolescence, est bien rendue, bien comprise par l'auteur. Le côté espiègle du personnage, de même que son surnom de Momo empêchent le roman de tomber dans la prétention et la psychologie infantine.

ANNE GUILBAULT

Il pleut des rats

David HOMEL
Arles, Actes Sud et Montréal, Leméac,
1992, 331 p.

Roman au titre accrocheur, *Il pleut des rats* est moins fantastique qu'il le laisse voir. Il



s'agit d'un drame familial longuement orchestré, subtilement amené par la conscience d'un jeune garçon qui devient, initialement, un jeune homme au fil de son récit.

Même si Zeke Justice ne cesse de traiter son fils de « crapaud de mer », le garçon l'aime. Sa mère cependant, qu'il appelle souvent « m'dame », porte de moins en moins d'affection à son mari. Ils se parlent sans s'écouter et se déchirent sans égard pour Timmy qui développe de plus en plus son esprit critique vis-à-vis d'eux. Expulsé de l'école des Bénédictins, le garçon assiste à la déchéance de son père, joueur de base-ball, qui rétrograde, de la ligue majeure à la ligue mineure. La chute se poursuit quand il est victime d'un accident qui met définitivement fin à sa carrière et donne le coup d'envoi à

son destin funeste.

Le nœud du conflit tient dans les origines familiales de chacun. Le père, Elzéar Lajustice de son vrai nom, est un immigrant québécois de vieille souche — dont la résurgence de culture, lors d'un moment de rage et de transe, lui vaut l'internement pour folie — et la mère, descendante des Marster, est tout imprégnée de bourgeoisie sudiste et pudibonde. Une fois le père interné, Évangéline Marster entraîne son fils dans une traversée du continent (jusqu'en Californie), qui devient, pour lui, l'éveil, le passage à la vie d'adulte responsable. À la suite de cette prise de conscience (le complot des Marster contre son père notamment), il abandonne sa mère et rejoint à nouveau son père qu'il sort de l'asile. De retour à la maison, le grand-père Marster les y surprend, tue Zeke avant de s'enlever lui-même la vie.

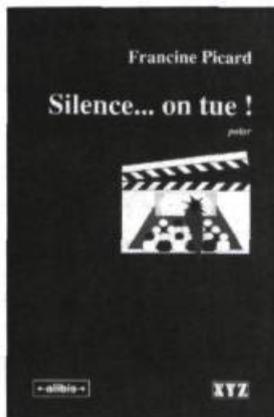
Ce roman qui exploite le thème de l'américanité, laisse transparaître, tout au long de ses pages, une profonde tragédie humaine, qui n'est pas sans rappeler, à certains égards, l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu.

FRANÇOIS LAROCQUE

Silence ...on tue !

Francine PICARD
XYZ, Montréal, 1992, 166 p.
(Collection « Alibis »)

Après n'avoir longtemps eu qu'à procéder à des enquêtes sans grand intérêt, Laurent



Maltais, détective privé, se voit confier une affaire des plus délicates. En effet, depuis quelques semaines, des spectateurs sont retrouvés sans vie dans les salles des Cinémas Associés. Aidé de Lili, lointaine cousine française, et d'Angelo, placier au cinéma Continental, Maltais est prêt à se mesurer à cette énigme d'envergure. A-t-il affaire à des morts naturelles ou à des meurtres ? Et existe-t-il un fil conducteur reliant toutes les victimes ? Grâce à la coopération de Rossi, ins-

pecteur de la police de Montréal, Maltais voit progresser son enquête, mais ce n'est qu'au moment où il considère la situation avec son regard de cinéophile qu'il parvient à assembler les pièces du casse-tête.

Avec son premier roman, qui est le troisième de la toute jeune collection « Alibis », Francine Picard présente une intrigue policière simple, intelligente et humoristique. Mais ce qui ressort le plus de ce polar est la grande part qu'y occupe le cinéma. Non seulement les morts, l'enquête et l'intrigue se déroulent dans des cinémas, mais l'auteur fait de nombreux clins d'œil au 7^e art. Ainsi le lecteur passe de Schwarzenegger à Montand, de Jeanne Moreau à Julia Roberts, de Truffaut à Allen, de Columbo à Dick Tracy et de Sunset Boulevard à la Nuit américaine. Tout un menu !

Évidemment, l'abondance des références cinématographiques sera beaucoup plus goûtée par les inconditionnels du grand écran que par les amateurs occasionnels, qui ne pourront pas toujours saisir tout ce qu'implique la mention de tel nom d'auteur ou de tel titre de film.

STÉPHAN MARIER

Baie Victor

Jean DÉSY
Septentrion, Sillery, 1992, 152 p.

Sans vouloir me couler dans une douce ironie, il me faut avouer que *Baie Victor*, roman de Jean Désy, n'a pas autant de vagues submergeantes qu'il le chante. Les flots y restent bien tranquilles. Ce n'est pas la mer à boire.

François Gagnon, médecin dégoûté par l'ingratitude de sa profession, décide de tout abandonner pour aller jouer les misanthropes sur la Côte Nord. Hanté par les spectres de sa fille et de sa femme, toutes deux mortes accidentellement (« Quand mon enfant est mort, j'aurais dû pénétrer la terre, tête première, pour que mon crâne s'y enracine, dans l'obscurité la plus totale »), chargé d'un désarroi impossible à guérir, il gagnera les rivages vierges de la Baie Victor, anse isolée de la terre des hommes. François aura alors à tout apprivoiser : la nature, la solitude, la colère qui gémit en lui.

Par l'introduction habile d'analepses et d'histoires intercalées, le récit est bien mené, vif et enlevé. Toutefois, certaines répétitions (les enlèvements de la jeune fille dans

NOUVEAUTÉS

les rêves de François, les longues descriptions de la nature), ainsi que des dénouements trop attendus, font tanguer le récit vers la facilité et le déjà vu. Les splendeurs et cruautés de la forêt et des eaux qui sont décrites nous laissent en surface. On aurait le goût de sombrer avec l'homme en crise afin de découvrir ce qui le ravage vraiment. Il s'agit ici de savoir dire l'histoire du naufragé, non pas celle de la terre qui le recueille.

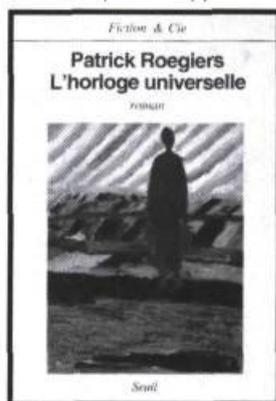
LOUIS-JEAN THIBAUT

L'horloge universelle

Patrick ROEGIERS
Seuil, Paris, 1992, 198 p.

Le défi pour Patrick Roegiers consistait à raconter la montée et le déclin d'un chanteur d'opéra en se concentrant uniquement sur la description en tout point de la vie profes-

sionnelle de Glotz, héros de ce roman qui, somme toute, n'en n'est pas un. Aucune trame romanesque, un seul personnage à toute fin pratique, des décors réduits, des actions inexistantes ; rien, en fait, pour maintenir l'intérêt du lecteur. Et pourtant, on se fait prendre au jeu. On entre dans cet univers du chant que l'on apprend à découvrir petit



à petit ; on participe des joies, des sacrifices et des angoisses de Glotz qui, pour parvenir au succès, doit consacrer des heures et des heures à faire des vocalises et des gammes. Parvenu au faite de sa

gloire, au sommet de son art, Glotz doit faire face à une rare maladie de la langue que l'on doit opérer. C'est le début de la fin, la mort lente...

La narration est particulièrement bien réussie : Roegiers a réussi le tour de force de rendre fort éloquente la narration et de la ponctuer de nombreuses descriptions détaillées qui empruntent tout à la fois au lyrisme et au réalisme.

CLAUDE HAMEL

Pas tout à fait en Californie

François BARCELO
Libre Expression, Montréal, 1992, 179 p.

Depuis ce jour où Benjamin Tardif, héros de *Pas tout à fait en Californie*, s'est retrouvé



nu comme un ver sur une plage dans *Nulle part au Texas* (1989) et qu'il s'est compliqué l'existence dans *Ailleurs en Arizona* (1991), il est de mise de se demander ce que François Barcelo, dont quatre des six

derniers romans mettent en scène des voyageurs aux États-Unis, pouvait ajouter aux deux premières (més)aventures de son héros dans le sud-ouest américain.

À nouveau, le camping-car Westfalia de Benjamin Tardif fait défaut à son propriétaire qui se retrouve stoppé quelque part entre Beverly Hills et Hollywood. Hébergé avec ses compagnons de voyage par un couple de vieillards issus du monde du cinéma, Tardif sera amené malgré lui à rédiger un scénario pour sa compagne noire, Soutinelle, qui aspire à une carrière d'actrice, pendant que son frère Justin trouvera du travail chez les Vigiles Rambo.

Dans ce lieu farci des mythes de la réussite hollywoodienne, où le vrai et le faux se confondent, où l'abondance de « remake » et de « sequel » témoigne d'un manque d'inspiration et de créativité, *Pas tout à fait en Californie* constitue malheureusement l'exemple même de cette exploitation cali-

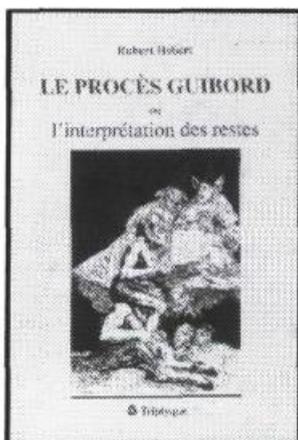
TRIPTYQUE

C.P. 5670, SUCC. C, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4
(514) 524-5900/525-5957



Anne Élaïne Cliche
La pissreuse
(roman), 243 p., 19,95 \$

La pissreuse est une femme, un tableau, une séquence de film interminable, une expérience religieuse, une demande, une prière, bref : un roman. La forme désirée est ici celle d'un tableau où se jouxtent des panneaux narratifs distincts racontant chacun une scène, un épisode, et entretenant pourtant en permanence un lien étroit avec les autres. **La pissreuse** est le nom d'un parcours vers le sens d'une image perdue : un deuil, l'invention d'un mystère.



Robert Hébert
Le procès Guibord ou l'interprétation des restes
(essai), 196 p., 18,95 \$

Cette plaidoirie est un texte fondamental dans l'histoire des idées et de la liberté au Québec ; une véritable déconstruction de l'ultramontanisme catholique, local et international, une leçon de courage. Argumentée, baroque, joyeuse, impitoyable, elle remet en question trois siècles d'historiographie un peu pieuse et bouleverse les préjugés de l'heure.

NOUVEAUTÉS

fornienne dont Barcelo fait indirectement le procès. Ce dixième roman de Barcelo rappelle qu'entre les variations sur un même thème et la répétition, il n'y a qu'un pas. L'auteur ne réussit pas, dans ce roman, à compenser la minceur d'une intrigue sans réelle surprise par le talent de conteur qui avait permis la lecture d'une œuvre marquée, en ses débuts, par une imagination et un ton plus que rafraîchissants et manifestement originaux.

CLAUDE GRÉGOIRE

Natashquan, pays perdu

Régine NANTEL
Les Quinze, Montréal, 1992, 200 p.

Régine Nantel, avec ce premier roman, a mérité le prix Angéline Berthiaume-Du Tremblay, dans le cadre du Concours littéraire de la plume d'argent. Coup de plume léger, mais très intéressant.

Ce roman évoque la vie des habitants d'un « pays perdu », sans route, sans électricité, éloigné de la « civilisation », en 1940, pendant la guerre. On y retrouve une série de personnages aux noms révélateurs, qui, certes, ne peuvent que marquer le lecteur de par leurs traits particuliers et amusants : le Faraud, Tilarousse, Raymond-la-grande-gueule, Denys-la-patte-croche. Sans cesse, dans ce village, on se surveille, on s'épie et on se compare. Impossible d'échapper à l'œil du voisin ! L'intimité semble inexistante.

La vie des Poston et des Macacain, habitants du Vieux Poste et de Natashquan, est imprégnée par la présence de la mer. La mer qui charme, la mer qui nourrit, la mer qui emporte... On pêche, on chasse, on fête et on se raconte les meilleurs exploits. Les forces de la nature éclatent tout au long du récit et régissent, en quelque sorte, le quotidien des habitants de Natashquan et du Vieux Poste.

Le portrait des lieux est admirablement livré, et on peut facilement percevoir l'atmosphère qui s'en dégage. On découvre la passion de la nature qui hante Blancs et Indiens ; cette nature, ils l'exploitent dignement, mais ils doivent également lutter à certains moments contre elle. *Natashquan* : un pays perdu où la nature est maître.

JULIE VACHON

Beauté baroque. Roman moniste

La charge de l'original épormyable. Fiction dramatique

Claude GAUVREAU
Les Éditions de l'Hexagone, Montréal, 1992, 192 p. et 251 p.

S'il faut en croire les publications et les événements, l'année 1992 aura été celle de Claude Gauvreau. D'abord lancé par la pièce *Beauté baroque*, une pièce de théâtre écrite par Jean Salvy, d'après le roman épique de Gauvreau, et dont nous avons déjà parlé dans nos pages, suivi par la publication, dans la toute nouvelle collection « Œuvres de Claude Gauvreau » des éditions de l'Hexagone, de *Beauté baroque*, sous-titré « Roman moniste », et de *La charge de l'original épormyable*, une « fiction dramatique », par ailleurs présentée dans le cadre des « Beaux dimanches » de la Société Radio Canada en décembre dernier.

Il est heureux que cette initiative des Éditions de l'Hexagone puisse rendre plus accessibles les textes de Gauvreau, eux qui étaient confinés à la richissime édition des *Œuvres créatrices complètes*, qu'avait éditées les Éditions Parti Pris en 1977. *Beauté baroque* est le seul roman de Gauvreau, et encore faut-il voir dans cette appellation de roman qu'une manière de signifier qu'il s'agit tout au plus d'une mince trame narrative relevant plus largement du récit autobiographique, enrichie d'une réflexion sur l'éthique libertaire. *Beauté baroque*, c'est l'histoire d'un homme qui aime une femme, mais une femme comme il s'en rencontre peu, dotée d'une rare sensibilité qui lui fait considérer la vie trop exsangue. Elle ira au bout de sa condition et choisira le suicide plutôt qu'une vie faite de demi-mesures, de concessions et de renoncements. Le narrateur, cet homme qui s'y intéresse de près pour ne pas dire qu'il en est amoureux fou, assistera, impuissant, à cette lente descente aux enfers.

Le roman apparaît donc comme un règlement de compte entre un amoureux qui n'a pas pu partager son amour et la société qui lui a ravi celle qu'il aimait. Comme le souligne André-G. Bourassa, dans une « Note » publiée en guise de postface : « Au-delà de la fable et de son éthique liber-

taire, [le roman] vaut également par son recours esthétique au baroque, au monisme et à l'automatisme ». Autrement dit, il s'agit d'un texte d'une rare densité émotive, d'une réflexion vive et profonde et d'une écriture qui percuta le ronron lancinant des romans d'amour traditionnels.

On pourrait attribuer les mêmes caractéristiques à la pièce *La charge de l'original épormyable* tant le traitement textuel présente de grandes ressemblances avec le roman, même si, sur le fond, les deux œuvres portent sur des sujets tout à fait différents. Et ceux qui ont vu le téléthéâtre sont en mesure de témoigner du caractère singulier de la pièce, à défaut d'avoir été bouleversé par Mycroft Mixeudiem, interprété par Jacques Godin. Gauvreau exploite au maximum le rapport art/folie dans cette pièce en nous dépeignant un univers concentrationnaire où un artiste doit lutter contre la mesdiocrité, la bêtise, l'oppression et la mesquinerie la plus veule. Le texte est dur, les attaques virulentes ; le spectateur n'est jamais épargné puisqu'il se sent attaqué et pointé du doigt. Que peut un homme contre ses semblables, surtout si ceux-ci détiennent le droit de vie ou de mort ? Malgré tout, Mixeudiem aura le dernier mot lors d'un de ses dernières répliques : « Il faut poser des actes d'une si complète audace, que même ceux qui les réprimeraient devront admettre qu'un pouce de délivrance a été conquis pour tous. »

ROGER CHAMBERLAND

L'eau blanche

Noël AUDET
Québec/Amérique, Montréal, 1992, 270 p.
(« Série Best-sellers »)

L'exploitation des richesses naturelles du Québec, tout comme la réalisation des grands travaux hydroélectriques, alimente depuis longtemps l'imaginaire des écrivains québécois. Pensons à la « tragédie du lac Saint-Jean » qui a inspiré, par exemple, *l'Emprise* (1929), dans lequel l'auteur, Laurent Barré, rappelle l'inondation du petit village de Saint-Méthode, sur les bords de la Ticouapé, à la suite de l'érection du barrage de l'Isle Maligne. Le fondateur de l'UCC et futur ministre de l'Agriculture dans le cabinet de Maurice Duplessis, y dénonce l'emprise étrangère et fustige le désordre et l'injustice sociale. Tout comme Joseph Lallier qui, dans *le Spectre menaçant* (1932), condamne l'occupation du territoire québécois

NOUVEAUTÉS

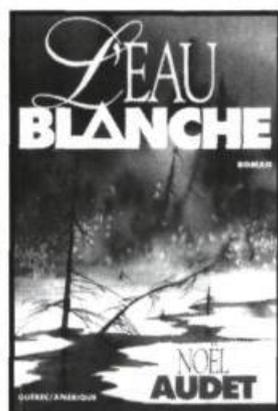
et l'exploitation de ses richesses par les étrangers. On aurait pu évoquer aussi *Blizzard sur Québec* (1987), d'Alice Parizeau.

Noël Audet ne condamne pas, dans *L'eau blanche*, son cinquième roman la conquête du Nord québécois par les Blancs. Il se contente de décrire une situation qui ne manque pas de susciter la réflexion de ses lecteurs. S'inspirant de l'histoire récente du Québec, il nous livre une véritable saga où s'affrontent deux civilisations, deux mondes, deux races, le Blanc et l'Indien, deux espaces, le Nord et le Sud, deux modes de vie, celui des conquérants envahisseurs et celui des environmentalistes, défenseurs des vastes contrées sauvages.

L'histoire met en scène un ingénieur blanc, le moustachu Roland Thibaudeau, un « diable d'homme » qui a décidé, contre vents et marées, de faire sa marque en domptant le Grand Nord, en le soumettant à ses rêves de conquistador. Il a pour mission de construire la route du Nord, depuis Matagami jusqu'à La Grande, où il devra ériger le barrage LG 2, sans toutefois consulter la population autochtone.

Le narrateur, qui ne prend jamais partie pour l'un ou l'autre groupe en présence, se contente de décrire la situation et de reconstituer la conquête du Nord par les Blancs, entre 1966 et 1979. Il rappelle les grèves multiples qui ont paralysé le chantier et le saccage de la Baie James.

Toutefois, en dépit de ces difficultés passagères, Roland Thibaudeau, qui en a vu d'autres, réussit avec une étonnante facilité (presque invraisemblable) à exercer son influence sur les travailleurs qu'il dirige d'une main de fer. Au détriment toutefois de



sa vie amoureuse. Car cet homme du Nord, incapable de s'adapter à la vie du Sud, perd à la fois l'amour de sa femme et celui de sa fille, qui le considèrent toutes deux comme un étranger. Il devra

retourner dans le Nord où l'attend une femme et un fils.

Noël Audet reconstitue non sans émotion les difficiles rapports entre Blancs et autochtones, nettement dépassés par les événements, comme ce Mindosh, qui ne sait plus très bien dans quel camp se situer, tant il est aliéné.

L'Eau blanche, quoiqu'en ait dit un certain critique du Devoir, se lit bien et constitue une fresque intéressante de la vie des Blancs usurpateurs au nord du 52^e parallèle, malgré quelques invraisemblances (dont le banquet de Lucie, l'ex-femme de Roland, à la fin du roman, et certains dialogues qui sonnent faux par le recours à une langue trop littéraire pour des travailleurs de la construction), quelques lourdeurs de style et quelques fautes. Noël Audet a du souffle et du talent. Il sait aussi nous émouvoir tant par son ironie que par l'art de dénoncer les travers des gens.

AURÉLIEN BOVIN

UNE COLLECTION DE LECTURE POUR...

- VOS CLASSES D'ACCUEIL
- VOS CLASSES DE CHEMINEMENT PARTICULIER
- VOS CLASSES DE FRANCISATION

NOUVEAUX MODULES D'EXPLOITATION PÉDAGOGIQUES À PARAÎTRE EN 1993

PLUSIEURS TITRES EN PRÉPARATION

Collection Plus



QUATRE NOUVEAUX TITRES !
SONSON ET LE VOLCAN
LE MONDE AU BOUT DES DOIGTS
LE CHANT DE LA MONTAGNE
LES 80 PALMIERS D'ABBAR BEN BADIS

7,95 \$
CHACUN

JE LIS TOUJOURS PLUS !

7360, boulevard Newman, Ville LaSalle (Québec), H8N 1X2
Téléphones : (514) 364-0323 / 1-800-361-1664 / Télécopieur : (514) 364-7435

